



HAL
open science

La Rabelaisie et le théâtre de la guerre picrocholine

Marie-Luce Demonet, Charlotte Stoëri

► **To cite this version:**

Marie-Luce Demonet, Charlotte Stoëri. La Rabelaisie et le théâtre de la guerre picrocholine. [0]
Université de Tours. 2021, pp.1-42. halshs-03504730

HAL Id: halshs-03504730

<https://shs.hal.science/halshs-03504730>

Submitted on 29 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie-Luce Demonet et Charlotte Stoëri

Avec la collaboration de Stéphan Geonget

Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (CESR), Université de Tours

La Rabelaisie et le théâtre de la guerre picrocholine

Dossier destiné au projet de classement UNESCO



Le château du Condray vu de La Devinière. Cliché C. Stoëri.

Ce dossier fournit des éléments d'appréciation concernant le site de la « guerre picrocholine » du *Gargantua* (1534-1535) de Rabelais, afin d'en souligner l'intérêt littéraire, culturel et patrimonial.

Version d'auteur du 27 février 2017

Mise à jour du 28 décembre 2021

1. Rabelais dans son paysage [Marie-Luce Demonet]

Le « pays de vache »

François Rabelais est né probablement un peu avant 1500¹ et mort au début de 1553. Il appelle sa contrée de naissance « pays de vache », ce qui évoque un paysage de cultures et pâturages fertiles, de collines douces surmontées de châteaux qui ont déjà évolué de forteresses médiévales en châteaux de plaisance et en habitations d'agrément (La Roche-Clermault, Le Coudray), alors que Chinon conserve son titre de ville royale, bien qu'elle ait été depuis longtemps détrônée par les autres résidences. La ville est toujours là, impressionnante avec ses murailles bien visibles rappelant à tout instant la soumission au monarque. La Touraine est, dit-on déjà à l'époque, la province la plus fidèle au roi.

Si ce paysage est le théâtre de la « guerre picrocholine », dont l'action tout entière se situe dans *Gargantua*, deuxième roman publié par Rabelais (1534 et 1542 pour la première et la dernière édition), il est aussi évoqué dans le premier, *Pantagruel* (1532-1542), et dans les romans ultérieurs qui redisent son fort ancrage vigneron, son maillage de couvents et de clochers, ses seigneuries giboyeuses et prospères tant que les guerres et les procès ne les ont pas ruinées, ses métairies et forêts de bonne rente. Pas de perspective vertigineuse, pas de gouffres épouvantables comme dans les montagnes qui effrayaient tant à la Renaissance : milieu du milieu de la France d'alors, ce paysage n'en réunit pas moins, selon son auteur, tous les délices et plaisirs de la Grèce, de l'Égypte irriguée par le Nil, du mont Caucase, de la Terre promise et de la mer Caspienne : un paysage qui « flaire » bon, « serein et gracieux »², trois qualités qui sont à préserver.

« Gracieux » serait l'adjectif adéquat pour décrire ce paysage qui met sous les yeux le principe esthétique et classique de la *variété*, exalté chez des poètes comme Ronsard : la diversité d'un paysage composé de tout ce qui produit le nécessaire et le superflu. Champs, prés, bois, jardins, gros noyers au milieu des pâtures, et les manifestations anthropiques qui depuis longtemps faisaient partie des paysages : châteaux, moulins, fortifications, tourelles dont l'élan est pour beaucoup dans cette notion de « grâce » que l'on attribue à l'architecture vernaculaire et courtisane de cette première moitié du XVI^e siècle, après la Guerre de Cent Ans et avant les guerres de religion qui en ont tant détruit.

1.1. Rabelais, auteur à succès

Rabelais est souvent considéré comme un auteur qui symbolise la transition du Moyen-Âge à la Renaissance, et il est assurément un très bon représentant de la richesse littéraire et même « scientifique » du XVI^e siècle par sa curiosité, son franc-parler et son style « grotesque ». La transition n'a rien de brutal, malgré la volonté des humanistes de marquer les différences entre une époque « gothique » et le retour éclairé à l'Antiquité et à une religion chrétienne proche de ses sources : le folklore des géants disparaît après Rabelais pour survivre dans les divertissements de cour ou de village, la farce est concurrencée par la comédie à l'antique (selon le programme souhaité par Joachim Du Bellay), et les modes de penser évoluent progressivement d'une

¹ Voir la note 11.

² Manuscrit du *Cinquième Livre*, vers 1560, édition numérique en ligne sur le site des Bibliothèques Virtuelles Humanistes, dernière phrase. L'édition de référence des *Œuvres* de Rabelais est celle de Mireille Huchon, 1994, mais nous avons modernisé l'orthographe dans les citations.

organisation théologique du monde et des sociétés vers une relation plus complexe entre l'homme, la nature et le divin.

Auteur majeur, Rabelais est, avec Ronsard et Montaigne, très lu et étudié dans le monde, joué, mis en scène, dessiné, romancé, non seulement en Europe mais aux États-Unis, au Canada (anglophone et francophone), au Japon, en Russie et en Corée comme le montrent les connexions aux sites qui proposent ses textes, notamment celui du CESR à l'Université de Tours.

Le critique russe Mikhaïl Bakhtine, dans *Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, traduit en anglais puis en français (1970)³, a beaucoup fait pour relancer et stimuler une nouvelle branche des études rabelaisiennes : alors que les commentateurs traditionnels se focalisaient surtout sur l'interprétation du texte en fonction du contexte historique (guerres de François I^{er} contre Charles Quint, progrès des idées humanistes et diffusion de la Réforme), Bakhtine s'est intéressé à des sources folkloriques et à ce qu'il appelle la « culture populaire », faisant des légendes, récits, rites et coutumes, attestés tardivement ou relevés par les folkloristes du XIX^e siècle, le vrai terreau sur lequel les romans rabelaisiens ont poussé. D'où l'importance accordée aux fêtes, carnivals, fêtes des fous et de l'âne, manifestations d'une culture du peuple subversive et anti-officielle qui pouvaient, à certains moments de l'année, être autorisées. La guerre picrocholine serait ainsi selon lui la survivance des rixes rituelles entre villages, comme les fiançailles à coups de poing dans le *Quart Livre* seraient une image des bagarres traditionnelles organisées au moment des noces. La scatologie et ce que Bakhtine appelle le « bas corporel », très présent et dérangeant, viendraient de cette culture réprimée qui, lorsqu'elle peut avoir libre cours, s'exprime en jurons, blasphèmes, injures et insultes, récits obscènes mêlant la plupart du temps les registres de la grossièreté et de l'irrévérence à l'encontre de la religion, des institutions et des classes sociales qui profitent du peuple et l'oppriment : avocats, gens de justice comme les « Chicanous », marchands comme le Dindenault des moutons de Panurge, lieutenants de police et la plupart des membres du clergé.

En raison de cette liberté d'écriture, l'œuvre de Rabelais attire encore beaucoup d'amateurs et d'imitateurs, même s'il s'agit de proposer des versions adaptées. Nombre d'épisodes restent fameux, dont cette « guerre picrocholine », archétype de la grande guerre pour une petite cause, mais aussi des épisodes plus statiques à la symbolique très forte, comme la description de l'abbaye de Thélème (qui signifie en grec « volonté libre »), utopie dont le nom est adopté et exploité jusque dans son appropriation commerciale récente : ce nom suggère la bonne volonté du fournisseur et le bonheur supposé du client. D'autres épisodes sont toujours bien connus : la jeunesse turbulente de Pantagruel et celle de Gargantua, la visite pittoresque à la sorcière ou « Sibylle » de Panzoult (*Tiers Livre*), les « paroles gelées » (*Quart Livre*) et la « Dive Bouteille » (*Cinquième Livre*). Les « moutons de Panurge » font partie du français ordinaire et certains qualificatifs sont passés dans la langue courante, comme « pantagruélique » ou « gargantuesque » pour qualifier l'abondance de plats et de vin.

Ce vin, qui fournit adages et préceptes (le « service du vin » au lieu du « service divin », « la vérité est dans le vin », etc.), a nourri la légende d'un Rabelais « biberon » (chez Ronsard), épicurien, inspiré surtout par la bouteille et le tonneau (ce qu'il ne nierait pas). Le *Cinquième Livre* ne se termine-t-il pas par un mot « universel » bien qu'il soit germanique, « *trinch* » – « bois », ou plutôt « trinque » – avec un beau poème en l'honneur du vin enfermé dans une bouteille dessinée ? On y retrouve aussi le thème populaire du monde renversé (la résurrection d'Epistémon dans *Pantagruel*, où rois, reines et papes se retrouvent aux Enfers à exercer de petits métiers), des îles aux coutumes bizarres dans les *Quart* et *Cinquième Livres* : où l'on ne vit que de vent, où les chemins cheminent, où l'on ne fait que jouer aux dés. Si certaines de ces îles rappellent le vieux mythe des pays de Cocagne, plusieurs d'entre elles sont bien moins des utopies que des

³ Rédigé vers 1940, publié en russe en 1965.

« dystopies », des utopies à l'envers, où les habitants se comportent fort mal : voleurs, religieux hypocrites et gens de justice particulièrement injustes.

Rabelais est souvent associé avec raison à un courant de littérature satirique et réaliste qui va de Villon à Shakespeare, Swift, Balzac, Hugo, Nodier et même à Flaubert qui en fait un héros de la culture anti-« bourgeoise ». Dès le début des guerres civiles le style rabelaisien est utilisé, par les protestants puis par les catholiques eux-mêmes, pour ridiculiser l'adversaire, à grand renfort de « cuisine papale » ou de panurgismes. Toutes les dernières paroles d'agonisant qu'on lui attribue, sans doute de façon apocryphe, marquent l'impiété ou même l'athéisme (« Je vais chercher un grand peut-être »). Le message évangélique de Rabelais, qu'aujourd'hui on célèbre tant, semble avoir peu marqué les contemporains et la postérité.

Adapté (plus que traduit) en allemand par Johannes Fischart (1575) qui accentue la critique anti-catholique, puis au siècle suivant en néerlandais et en anglais, Rabelais est reconnu ensuite par les Philosophes des Lumières, après une période de mépris qui correspond au goût classique. Malgré des réticences (notamment chez Voltaire), les premières éditions critiques annotées, en France et en Angleterre, préparent sa nouvelle fortune au XIX^e siècle. Le Père Ubu d'Alfred Jarry doit beaucoup à Rabelais, à tel point qu'un opéra-bouffe porte le nom de *Pantagruel*. Les Pataphysiciens le reconnaissent comme un ancêtre.

Panurge mauvais garçon peut être vu comme un précurseur du *picaro* de la littérature espagnole, voué à une longue fortune et que l'on retrouve dans plusieurs figures modernes : il est doté d'une façon de révéler les abus qui n'aura pas échappé aux révolutionnaires de 1789. Plusieurs personnages de Shakespeare semblent avoir quelque affinité avec les héros rabelaisiens, que ce soit par l'influence de Thomas Nashe, imitateur de Rabelais, ou par cette tradition commune, notamment théâtrale, qui relie par-delà les textes les figures marquantes et critiques de la société.

1.2. Un humanisme critique

La sécularisation du savoir

Le débat toujours actuel sur la définition de l'humanisme tente de cerner la nature du changement qui s'opère entre la culture du Moyen-Âge tardif et celle la Renaissance. L'idée que désormais l'homme serait au centre de la création se heurte au constat que les médiévaux l'avaient toujours affirmé et que ce n'est pas vraiment une nouveauté. La proclamation de la nouvelle « dignité » de l'homme (qu'on peut lire chez Pic de La Mirandole), visible dans l'image frappante de l'homme-microcosme [Fig. 1], ne tient pas compte de sa présence dans les textes de « théologie naturelle » composés depuis le XIV^e siècle.

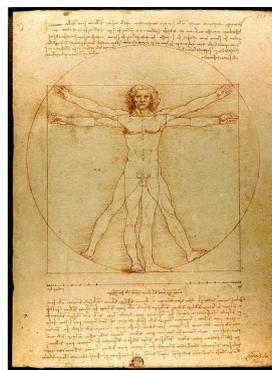


Fig. 1. Interprétation de l'homme-microcosme (d'après Vitruve) par Léonard de Vinci.
Codice Atlantico 358 a, Accademia veneziana, R 343.

De plus, les courants de la « dévotion moderne », si importants pour le développement de la pré-réforme, critiquent la vaine curiosité envers les sciences, se méfient de l'invasion paganisante des dieux et invitent à plus d'humilité : ils peuvent être appelés, eux aussi, « anti-humanistes ». Face à ces incertitudes, il est prudent de s'en tenir à une définition de l'humanisme comme restitution des « lettres humaines » par opposition à la théologie, qui dominait tout le cursus des études à l'époque où Rabelais était moine chez les franciscains observants (entre 1508 environ jusque vers 1524) avant de rejoindre l'ordre des bénédictins. L'influence des études théologiques est allée en diminuant pendant sa période bénédictine (jusqu'en 1536) et encore davantage pendant les années qui vont suivre, quand il est médecin et prêtre séculier. Ensuite, pour Rabelais, la « vie active » l'emporte sur la « vie contemplative » et son travail participe aux principaux offices de la cité, dans le cadre d'un humanisme désormais « civil ». En France, la vie active est liée à la seule autorité politique qui compte, celle du roi, relayée par les gouvernements des villes et jusqu'aux provinces récemment soumises (notamment la Bretagne et la Provence). Au contact des philosophies antiques, beaucoup d'humanistes français prennent leurs distances avec Rome et aspirent à devenir conseillers du prince, comme Guillaume Budé. Le clergé séculier est souvent gallican, comme le cardinal Jean Du Bellay, et contribue à l'affermissement de la monarchie. Secrétaire et médecin de proches du roi (Geoffroy d'Estissac, Guillaume Du Bellay seigneur de Langey, et son frère le cardinal), Rabelais se trouve, après les premières éditions de *Pantagruel* (1532) et de *Gargantua* (1534-35), très engagé dans un humanisme politique dont le *Quart Livre* (1548-1552) énonce clairement le caractère militant.

Toutes les sectes philosophiques de l'Antiquité, y compris celles des présocratiques jusque-là surtout connues par les réfutations qu'en avaient fournies les Pères de l'Église, sont redécouvertes, alimentant la recherche de synthèses entre philosophie du Christ (Érasme) et platonisme, stoïcisme, et même épicurisme, scepticisme et cynisme. L'œuvre d'Aristote, largement christianisée par les grands courants de la philosophie médiévale, est certes remise en cause par des humanistes comme Pétrarque, mais elle est surtout éditée, commentée et bien mieux connue : loin d'être rejetée en bloc, elle subit d'importantes critiques pour la physique et les sciences naturelles (qui avaient fait quelques progrès), mais reste fondamentale pour la logique (simplifiée), la rhétorique (amplifiée par Cicéron et Quintilien), la métaphysique, la morale et la politique, en attendant la redécouverte de la poétique. Malgré l'influence réelle du néoplatonisme pour la métaphysique, l'œuvre de Rabelais n'échappe pas à cette grammaire de la pensée philosophique qu'est l'aristotélisme renaissant.

L'érudition comique, le comique érudit

Les romans de *Pantagruel* (géant fils de Gargantua) puis de *Gargantua* (le géant du folklore), suivent le schéma des « vies » légendaires de héros fondateurs ou de saints : naissance extraordinaire, premiers exploits de jeunesse, guerre décisive qui les consacre comme des sauveurs de leur pays. Dans *Pantagruel* c'est la guerre victorieuse contre les Dipsodes où s'illustre Panurge, dans *Gargantua* la guerre contre Picrochole où s'illustre frère Jean, mais les deux récits développent de multiples épisodes portant notamment sur l'éducation et la vision satirique du monde. Le *Tiers Livre* continue l'intrigue de *Pantagruel* en tentant de répondre à la question existentielle de Panurge, vaurien devenu châtelain, sur le bonheur de son futur mariage : Pantagruel et sa troupe passent en revue devins et experts, dont les réponses sont ambiguës, pessimistes ou résignées aux aléas de la vie conjugale. C'est le fou Triboulet qui déclenche l'intrigue du voyage d'île en île, comme pour inviter à aller chercher « le Mot de la Bouteille » : le *Cinquième Livre* en propose un achèvement bachique et pseudo-mystique au fond du temple de la Dive, mais cette fin est écartée par Rabelais qui publie son dernier roman sous le titre du *Quart Livre*. De fait, la quête reste inachevée et suspendue au dernier conseil, « buvons ».

Bien que l'on ait tendance à les lire dans l'ordre de leur publication posthume, les cinq romans de Rabelais ont une chronologie de rédaction particulière : d'un côté l'ensemble formé par *Pantagruel*

(publié en premier) puis *Gargantua*, de l'autre le groupe *Tiers-Quart-Cinquième Livres* avec ceci de particulier que le prétendu « Cinquième » est formé de morceaux (sans doute des brouillons laissés par Rabelais) du *Tiers* et du *Quart*, et de chapitres originaux (les seize premiers de *l'Île sonnante*⁴), dont on a pu contester l'authenticité puisqu'un arrangeur a effectué des raccords et peut-être ajouté des passages de son cru. En outre, ce « Cinquième » a trois versions connues : *l'Île sonnante* (1562), le *Cinquième Livre* imprimé (1564), presque complet ; le *Manuscrit* (vers 1560), à la fois incomplet et offrant des passages inconnus ailleurs, et copié par un anonyme qui n'a pas réussi à tout lire correctement. Le *Quart Livre* de 1552, vrai dernier roman publié par Rabelais, utilise davantage l'allégorie, comme sa version incomplète publiée en 1548 le montrait déjà. Cependant, plusieurs épisodes de ce deuxième groupe conservent des liens avec le terroir tourangeau, notamment pour les aspects politiques et satiriques.

Si l'on s'en tient aux seuls romans publiés du vivant de Rabelais, le mot de la fin n'est pas « *trinch* », ni la visite à l'ancre de la Dive Bouteille qu'à Chinon on situe au fond de la Cave Peinte, que d'autres placent sur l'ancienne île de la Dive en Vendée ou aux sources de la Dive Mirebalaise en Poitou. Les derniers mots ponctuent une mésaventure scatologique de Panurge au large de l'île des Ganabins (Voleurs) : « *Séla* [« certainement », en hébreu], Buons ! ». Et si cette île des voleurs désignait allégoriquement le terroir de Rabelais ? La guerre picrocholine n'est-elle pas motivée par l'appétit du gain autant que par la colère ?

Quoi qu'il en soit, les cinq livres tiennent du roman de chevalerie, de l'épopée parodique, du théâtre et des fêtes (processions, carnivals), des chroniques historiques. Également des « mélanges » très prisés des humanistes : littérature des « problèmes » scientifiques ou médicaux, des annotations savantes, des commentaires philologiques ou philosophiques, des recueils d'adages, bons mots, maximes, citations, lieux communs. Incrustés dans la fiction, on y trouve tous les genres appréciés et pratiqués alors : poèmes érotiques, chansons, discours politiques, lettres cicéroniennes, énigmes, anecdotes, contes, saynètes, blagues, bourdes, exemples plus ou moins édifiants, sermons, plaidoyers. Alors qu'il produit des traductions et commentaires savants d'une main, Rabelais offre des récits fabuleux de l'autre, enrichis de gloses qui en font aussi la saveur —et également la difficulté, il faut bien l'avouer car nous avons perdu une grande partie de ces connaissances.

Son œuvre est « humaniste » dans le sens de l'expression de son grand savoir, mais dès son époque, pourtant moins prude que le siècle classique, la crudité de sa langue, l'insistance sur la nourriture et le vin, la raillerie à l'encontre des saints, des religieux, des papes, des rois-tyrans, ne font pas l'unanimité : pour certains, il est moins homme que « chien » (Calvin) et « Rabe-laid », laid comme un rabbin⁵. De nos jours son œuvre est souvent sauvée du mépris grâce à l'idée que le comique et la grossièreté sont un masque voilant un vrai message évangélique. Ou bien elle est appréciée justement par ses paradoxes : grand savoir et grande vulgarité, caractère visionnaire (éducation, utopie de Thélème) et vengeance cruelle contre les Chicanous, le prieur Tappecoue, le marchand des moutons de Panurge ; éloge pré-capitaliste des dettes par Panurge qui s'oppose au conservatisme rentier de Pantagruel. Rabelais traite légèrement de graves questions de morale et d'économie familiale (faut-il se marier ?), il sème des déclarations assez misogynes tout en faisant de la femme une obsession (*Tiers Livre*), une reine (la Quinte du *Cinquième Livre*), une prophétesse appelée Bacbuc (« bouteille » en hébreu), qui livre le Mot de la Dive Bouteille. Les discussions sur la nature du « message » rabelaisien, s'il y en a un, ne manquent pas : l'œuvre délivrerait un contenu religieux, mais lequel exactement ? Sa philosophie éclectique tient de plusieurs sectes

⁴ Ce fragment aurait été publié à Tours dans des milieux favorables à la Réforme (Raphaël Cappellen, « *L'Isle sonnante* dans son contexte tourangeau (c. mars-juillet 1562) », 2021).

⁵ Guillaume Postel, l'un des « cannibales » fustigés par Rabelais dans le *Quart Livre*, car il l'avait traité de « fouetteur de Christ » et de « joueur de paume ».

antiques et certains y voient du messianisme, des secrets alchimiques et hermétiques, avec lesquels pourtant Rabelais ne cesse de jouer.

Apprentissages

Une telle œuvre peut paraître étonnante de la part de quelqu'un qui a été moine d'un ordre mendiant au moins quinze ans, puis prêtre (certes avec enfants...) jusqu'à sa mort, qui a fait preuve d'un savoir précoce admiré de beaucoup et d'une excellente réputation de médecin. En effet, il a d'abord passé ses jeunes années au sein de la branche la plus rigoriste des « frères mineurs », les franciscains de la « stricte observance », d'abord sans doute à La Baumette près d'Angers (1508-1520 ?). Les observants étaient fidèles au roi, alors que les conventuels (comme les cordeliers de Tours) obéissaient au pape. La Baumette, qui dépendait alors de l'opulente et puissante famille Du Bellay, avait été fondé par le Roi René lui-même : ce couvent est perché au-dessus de la Maine, où la légende attribuait déjà des exploits à un géant Gargantua. Il était doté d'une importante bibliothèque dont il reste environ cent cinquante titres⁶. La formation de Rabelais a dû être austère mais néanmoins cultivée (théologie, morale, quelques historiens anciens, Pétrarque, avant son séjour dans un autre couvent observant, à Fontenay-le-Comte en Poitou (1520-1524 ?), ville où il fréquente un cercle d'érudits, dont le juriste André Tiraqueau.

Cette période semble féconde pour l'étude des textes grecs (Hippocrate, Galien, Hérodote), livres confisqués par les supérieurs du couvent en 1523 d'après une lettre de Guillaume Budé ; ce travail s'est sans doute prolongé chez les bénédictins et dans quelque collège avant que Rabelais ne fasse un premier séjour à la faculté de Montpellier en 1530.

Les moines des ordres mendiants (franciscains et dominicains principalement) n'étaient pas tous hostiles à une réforme de l'Église, qui s'annonçait déjà dans les idées luthériennes répandues avant même la prédication de Calvin : en effet, un sixième de leurs effectifs passera à la Réforme dans la province de Touraine-Poitou, et parmi eux l'ami de Rabelais Pierre Lamy. Ces « années de moinage » de Rabelais avaient déjà connu des luttes politico-religieuses et la première « hérétique » sera brûlée à Tours en 1532, avant même l'affaire des Placards de 1534 qui contraindra Marot à l'exil — juste avant la publication de *Gargantua*. De façon significative, Rabelais ne semble pas avoir fréquenté les monastères bénédictins de Touraine, pas même Seuilly (dépendante de Maillezais), si proche et célèbre à cause de Frère Jean, et encore moins Fontevraud, guère loin, abbaye et ordre auxquels appartient l'un de ses plus virulents détracteurs, Gabriel Du Puy-Herbault, « l'enragé Putherbe » (*Quart Livre*). Ni fréquenté non plus les cordeliers de Tours, ni les observants du Croulay, petit couvent qu'il mentionne, tout proche de l'ancre de la Sibylle à Panzoult. Frère Jean refuse les revenus confortables des abbayes bénédictines de Bourgueil et de Saint-Florent, mais Rabelais dès 1524 demande à changer d'ordre : en 1526, son protecteur Geoffroy d'Estissac peut lui assurer un petit revenu au sein des abbayes bénédictines de Maillezais en Saintonge et de Ligugé en Poitou, avant celle de Saint-Maur-des-Fossés (1536) dont il devient brièvement chanoine au moment de sa sécularisation. Rabelais aurait traduit Lucien à Ligugé (1529), sans être soumis à beaucoup d'obligations. Sans y résider, il profite des cures que le cardinal Du Bellay lui procure à la fin de sa vie, près du Mans et à Meudon.

C'est probablement chez les franciscains que Rabelais a appris ses rudiments de médecine, puisque l'ordre pouvait s'occuper des malades et qu'on y trouvait des jardins de simples, selon la disposition habituelle des bâtiments. Frère Jean des Entommeures tient des deux ordres que Rabelais a lui-même connus : les romans le disent bénédictin de Seuilly et il jure « par la botte [le tonneau] de saint Benoît ». Par ailleurs il ne brille pas par son savoir et ne semble rien connaître d'autre que les pages de son bréviaire. Par son intérêt pour la « cabale monastique en matière de bœuf salé », il tient aussi de frère Jean Thénau, un franciscain (conventuel) de l'entourage de Louise de Savoie (mère de François I^{er}), auteur de deux ouvrages de kabbale à l'intention du roi,

⁶ Marie-Luce Demonet, « Rabelais moinillon à La Baumette », sous presse (2021).

dont certains éléments se retrouvent dans le décor sculpté de Chambord. Quant à l'abbaye bénédictine de Saint-Louand, liée à Seuilly mais aussi à la châtelainie honnie de Lerné, elle est déclarée « cabaliste » dans *Gargantua*, peut-être à cause de ses reliques de saints particulièrement obscurs. Elle est à nouveau citée dans le *Quart Livre* où le seigneur de Basché (nom d'une seigneurie proche des territoires rabelaisiens) monte une farce pour se débarrasser du Chicanous, une sorte d'huissier mandaté par son « gras prieur ».

1. 3. Dans « l'état politicq et la vie œconomique » (Prologue de *Gargantua*)

Rabelais exerce une autre activité importante alors qu'il est médecin à l'Hôtel-Dieu de Lyon (1532-1535) : il est aussi correcteur et éditeur chez l'imprimeur Sébastien Gryphe, pour la traduction et la publication d'œuvres médicales (Galien, Hippocrate, Manardo), d'œuvres poétiques en latin (Politien), et aussi en français (Marot, Coquillart, les *Chroniques gargantuines* anonymes). À la fin de l'année 1532 il publie son *Pantagruel* sous le pseudonyme d'Alcofrybas Nasier (son anagramme) et une *Pantagruéline Pronostication* suivie d'un *Almanach*. Après un premier séjour à Rome avec le cardinal Du Bellay (1533-1534), il revient à Lyon où il publie *Gargantua* (fin 1534 ou début 1535), signé « l'Abstracteur de Quintessence ». Il reprend ensuite ses études de médecine à Montpellier pour y devenir rapidement « docteur » (1536) puis professeur (1537-1538), pratiquant lui-même, dit-on, des dissections. Après un ou plusieurs séjours en Italie, il publie au moins deux autres pronostications et trois almanachs, dont celui de 1535 récemment retrouvé, avec ses mystérieuses armoiries (chevrons, couronne et canepetière (?)) et sa devise en grec, *agathè tychè syn theo* (« à la bonne fortune, avec Dieu ») [Fig. 2], alors qu'il a déjà signé anonymement des travaux éditoriaux avec *agathè tychè*.



Fig. 2. Devise de Rabelais : *Almanach de 1535*, éd. A. Vitale-Brovarone, Paris, 2014.

Fait-il déjà partie de l'entourage royal en juillet 1538, puisqu'il assiste à l'entrevue d'Aigues-Mortes entre François I^{er} et Charles Quint, ou même déjà à la rencontre de Nice qui a précédé ? Avant de terminer sa vie comme prêtre aux modestes cures, Rabelais a peut-être été « maître des requêtes » du roi en 1543, fonction vague qui pourrait être celle d'un chargé de missions dangereuses lors de l'alliance de François I^{er} avec l'Empire ottoman (1543-1545), période pendant laquelle le roi essuie des revers militaires. La flotte du Sultan pouvait efficacement seconder les galères françaises à Marseille et Toulon et s'emparer de Nice. Or ce sont justement les années pendant lesquelles on perd la trace de Rabelais, jusqu'à ce qu'il se proclame, comme pour s'amuser, « calloier [moine] des Îles Hyères », sur la page de titre de la suite de *Pantagruel*, le *Tiers Livre*. Il signe toutefois de son vrai nom et d'un vrai titre « François Rabelais, docteur en médecine ». Bien que ce séjour méridional n'ait pas été pris en considération par la plupart des spécialistes modernes, il n'y a pas de raison solide de l'écarter : les provençalismes de ses derniers romans en seraient les témoins, de même que le Prologue du *Tiers Livre* qui mentionne son effort de guerre, et l'épisode des Papefigues dans le *Quart Livre* dont l'une des clefs serait le massacre des Vaudois du Lubéron, assimilés aux huguenots (1545). Un autre argument serait la persécution contemporaine qui force les Juifs de Provence à la conversion ou à l'exil, car, outre les « Juifs du pape », beaucoup de communautés y résidaient encore. La structure de ce roman « en archipel », comme les chapitres d'un livre, imite celle des îles d'Hyères, en grec les *Stachades*, dont l'étymologie signifie précisément « les alignées ». L'auteur de *l'Île sonnante*, si c'est bien Rabelais, semble viser également

une « île » peuplée de « clergaux » et « évêgaux », mais sans pape : on pourrait y reconnaître Avignon.

Après 1527 et au moment de l'affaire des Placards (octobre 1534), Rabelais ne semble pas avoir séjourné en Touraine : pourtant le *Quart Livre* utilise encore bon nombre de noms et d'événements liés à la géographie ecclésiastique de la région et, dans certains documents, il est appelé « prêtre du diocèse de Tours »⁷. Il semble avoir eu particulièrement en horreur les moines qui ne font que prier et prêcher : « tous ocieux [oisifs], poids et charge inutile de la terre ». Dès 1534, la critique vise en fait tous les ordres. Le mémorable épisode de la défense du clos de Seully est à nouveau évoqué dans le *Quart Livre*, chose assez rare car l'œuvre authentique ne comporte pas beaucoup de renvois internes : lorsque la tempête est apaisée, les compagnons se réjouissent d'avoir aidé à la manœuvre et d'avoir appliqué le proverbe biblique « aide-toi, le Ciel t'aidera », comme à Seully. C'est encore dans le *Quart Livre* que derrière la figure des Gastrolâtres on reconnaît toutes sortes de moines qui adorent leur Ventre et la « ridicule statue Manduce », sorte de Moloch à l'appétit d'ogre.

À partir de 1540 le climat devient de plus en plus dangereux : la nouvelle édition de *Gargantua-Pantagruel* de 1542 est condamnée l'année suivante pour impiété et en 1549 Gabriel du Puy-Herbault publie ce *Theotimus* où Rabelais est déclaré épicurien et cynique. Rabelais a-t-il été tenté par une retraite prudente ? Après le *Tiers Livre* en 1546, le *Quart Livre* est lui aussi condamné dès sa parution : l'écriture romanesque, moyen de s'évader pour l'auteur comme pour le lecteur, présentait aussi des risques, au temps où la France subissait la « tragique comédie » de la guerre entre souverains tous un peu picrocholes et tiraillés par différents intérêts politiques et confessionnels.

Bien que la geste pantagruéline relève de la fiction romanesque, tout en imitant et parodiant les genres sérieux comme les vies des hommes illustres ou des héros populaires (*Pantagruel* et *Gargantua*), les récits de voyage (*Quart Livre*) et même les disputes philosophiques (*Tiers Livre*), l'œuvre est imprégnée des autres genres de la fiction : le roman et le théâtre produisent une représentation fictive de personnages et d'actions, que ce soit dans l'esprit ou sur scène devant un public. Rabelais connaît bien les farces (il en a sûrement interprété) et il en emprunte même un sujet pour le *Tiers Livre* : un barbon veut se marier sur le tard, mais il veut savoir par tous les moyens, savants et divinatoires, si sa future femme va le tromper — ce que Molière reprendra presque littéralement dans la farce du *Mariage forcé*. Le nom de Pantagruel vient tout droit des mystères médiévaux et plusieurs scènes sont très théâtrales, vivement dialoguées, avec un décor bien planté et des personnages de comédie créant des types comme Picrochole et Panurge. Dans ce roman, l'auteur avoue avoir joué à Montpellier la farce « de la femme mute » et l'influence de la *Farce de maître Pathelin* (vers 1460) traverse tous les romans de Rabelais : ce texte était bien connu, circulait dans tous les milieux et il avait même été traduit en latin pour un usage scolaire. L'origine angevine de Pathelin est maintenant prise en considération et le fou du roi René, Triboulet, pourrait l'avoir écrite : c'est aussi le nom du fou de Louis XII et de celui que consulte Panurge dans le *Tiers Livre*. Les bons rois Grandgousier, Gargantua et Pantagruel pourraient tenir de René d'Anjou autant que des rois de France.

Le paysage de la Rabelaisie peut être ainsi considéré comme un véritable « théâtre » de la guerre où l'on visualise, comme au cinéma, les déplacements des troupes et des personnages s'affrontant dans les vallons et sur les collines. Dans les derniers romans le contraste burlesque entre le gigantisme et la taille humaine se réduit, et l'on finit par oublier que Pantagruel et son père dévoraient des troupeaux entiers à leur déjeuner, et que les boulets d'artillerie produisaient dans la chevelure de Gargantua le même effet que des poux.

⁷*Supplicatio Rabelaei* de 1536, p. 1031-1033 de l'édition de la Pléiade.

Les réseaux rabelaisiens

Avant 1530 et ses séjours en Italie (Rome, Milan, Turin), Rabelais a probablement fréquenté les facultés des arts puis étudié le droit et la théologie comme auditeur libre dans l'une ou l'autre des universités voisines, Angers, Bourges, Orléans ou Poitiers, ou à Paris. Dans sa lettre à Rabelais et à son condisciple Pierre Lamy (12 avril 1521), Guillaume Budé les « félicite d'utiliser les loisirs de la vie conventuelle au service de la philologie, la science des langues humaines » et cette période a dû être assurément fort studieuse. Par le procureur poitevin Jean Bouchet, nous savons que Rabelais était considéré déjà en 1526 comme un expert en théologie, en histoire, en grec, en latin et comme un « poète » en français.

Assez tôt, Rabelais est en relation avec des personnages importants de la vie littéraire et politique qui associe le Val de Loire (Blésois, Touraine, Anjou, Maine) aux personnages importants de la vie politique et intellectuelle, comme Guillaume Budé, Geoffroy d'Estissac et les frères Du Bellay. Viendront les chanceliers Du Prat, Poyet, Olivier, le trésorier François Ayrault. Rabelais bénéficie de la protection de Marguerite de Navarre (dont le *Miroir de l'âme pécheresse* a pourtant mécontenté la Sorbonne) et de celle de François I^{er}, dont les séjours en Val de Loire sont encore fréquents jusque dans les années 1530 (Amboise, Blois, Plessis-Lès-Tours, et Chambord en construction) ; par Jean Thénau il est peut-être en contact avec le cercle de Louise de Savoie et par lui également il aura pu connaître certains dessins de Léonard de Vinci qui circulaient après sa mort (1519)⁸.

Il a certes des affinités avec Marot (dont il imite les rondeaux) et avec le poète de cour Mellin de Saint-Gelais, avec lequel il aurait écrit « L'énigme en prophétie » qui clôt les chapitres de l'abbaye de Thélème. Il a dû connaître l'orléanais Étienne Dolet, dont il partage le souci de réformer la langue française, mais ils se brouillent en 1542 ; les berruyers Geoffroy Tory (auquel il emprunte le jargon de l'écolier limousin) et Barthélemy Aneau, futur régent du collège de la Trinité à Lyon, qui l'imitera. Il doit avoir croisé Ronsard dont le pétrarquisme courtisan a pu l'agacer, mais la complicité avec Joachim Du Bellay est reconnue par le poète lui aussi très critique à l'encontre de Rome. Ses « rabelaiseries » (d'après l'expression d'un poète de la Pléiade, Guillaume des Autels), c'est-à-dire ses créations linguistiques et manières de parler souvent satiriques, séduisent principalement les pamphlétaires protestants, mais aussi certains Ligueurs : pendant les guerres de religion, l'œuvre de Rabelais servira à tous les usages.

L'imprégnation rabelaisienne est particulièrement sensible dans *Les marmites du pape* ou les *Satires chrétiennes de la cuisine papale* (1562, par le protestant Conrad Badius), où les thèmes culinaires du « cannibalisme » catholique sont développés à l'envi ; chez le chef réformé Théodore de Bèze (*La Mappemonde papistique*, 1550) ; dans l'anonyme *Satyre Ménippée*, pamphlet des royalistes publié pour la première fois à Tours en 1593, où l'on reconnaît l'exploitation politique du carnivalesque rabelaisien.

Comme beaucoup de ses contemporains, Rabelais est fasciné par l'Antiquité, son prestige, ses monuments et ses œuvres, et par l'Italie d'avant les papes. Dans son savoir encyclopédique, les langues occupent une place de choix : non seulement le latin et le grec, mais les treize langues de la rencontre de Panurge (*Pantagruel*) incluent aussi l'hébreu (très présent dans les *Quart* et *Cinquième Livres*), le basque, le danois et le néerlandais, langues parlées par les « nations » des étudiants qui fréquentaient les universités françaises. L'utopien, l'une des trois langues imaginaires avec l'antipodien (pseudo-sémitique) et le lanternois (pseudo-gothique), est marqué par la morphologie et la sonorité des parlars occitans : si le gascon et le languedocien sont déjà saillants dans *Pantagruel* et *Gargantua*, le provençal et le judéo-occitan s'ajoutent à la virtuosité linguistique dans les derniers romans. La *Brève Déclaration d'aucunes [quelques] dictiones plus obscures* (1552) attribuable à Rabelais, sorte de glossaire facétieux du *Quart Livre* qui lui donne le statut de texte

⁸ Voir M-L. Demonet, « Le royaume d'Eutrapélie de frère Jean Thénau », 2015.

déjà classique, signale les façons de parler tourangelles et poitevines et fait mine d'en excuser la crudité (« merdigues » !). Même le jargon des gueux, hérité de Villon et des « compagnons de la coquille », a sa place.

Avec les pronostications, les almanachs, les éditions médicales, les annotations sur des ouvrages qu'il a possédés et quelques rares lettres, on peut établir le lien entre le savoir médical, « antiquaire », et la création littéraire dans un contexte politico-religieux turbulent : tel commentaire autographe dans la marge d'une édition grecque de Galien se retrouve dans le *Quart Livre*. L'expression célèbre de « substantifique moelle » vient aussi de Galien et Rabelais sème ici et là des néologismes qui sont des calques du grec philosophique ou médical : *enthousiasme*, *symptôme* (ce dont Lacan se souviendra).

L'un des médecins célèbres au début du XVI^e siècle, le « docte » Thomas Linacre (*Quart Livre*), est un proche d'Érasme et de Thomas More — l'auteur de *l'Utopie* si présente chez Rabelais —, traducteur de Galien en latin : c'est aussi un excellent philologue et un grammairien éminent. Plus encore que ce modèle, Rabelais met en œuvre le lien étroit que la médecine entretient avec la littérature, non seulement parce que bon nombre de personnages sont malades, mourants, agonisants, morts, et que ce qui arrive à leur corps peut être précisément décrit (le démembrement des attaquants du clos de Seuilly par exemple), mais parce que les personnages eux-mêmes sont construits en fonction de leur tempérament, de leur physiologie : colérique pour Picrochole, mélancolique pour Panurge au *Tiers Livre*, jovial pour frère Jean, équilibré ou neutre pour Gargantua et pour le Pantagruel des trois derniers livres. Ainsi s'expliquent par le tempérament la peur, le courage, l'indécision, la témérité, le bon sens. Rabelais avait édité les *Lettres médicales* de Giovanni Manardo la même année que *Pantagruel* : il s'y montre bon philologue scientifique, et suit probablement les idées de ce médecin sur l'art de la médecine prudente à partir de l'interprétation des signes et des symptômes méthodiquement classés. De même, l'interprétation des « signes » pour deviner l'avenir conjugal de Panurge se moque des pronostications et de la physiognomonie encore en vogue à l'époque, pour les réduire à ce qu'ils sont en médecine : des pronostics à partir de conjectures. Mais la médecine astrologique fait de bons sujets romanesques, comme le pittoresque mage-médecin Herr Trippa au *Tiers Livre*.

L'œuvre de Rabelais est associée à l'humanisme érasmien, antiscolastique sur le plan intellectuel, et pacifiste sur le plan politique, comme le montre sa lettre à Érasme. Mais son admiration pour *l'Utopie* de Thomas More (1516) va jusqu'à recommander des procédés qu'on attribuera à Machiavel : si Rabelais met en scène des guerres seulement défensives, si ses géants tentent d'abord la diplomatie, acheter la paix (*Gargantua*) et se débarrasser des chefs (*Quart Livre*) sont aussi des expédients. Le désir de réforme qu'il partageait avec d'autres « évangeliques », sa distance envers le culte des saints, les pèlerinages et le trafic des « pardons » (indulgences), sont marqués dans les deux premiers romans. Ensuite, la référence essentielle au Christ n'empêche pas une critique acerbe de l'organisation ecclésiastique qui fait du pape « l'Idée de Dieu en terre » (*Quart Livre*), tout en ménageant les biens et le rôle de l'Église « gallicane », soumise au roi de France comme l'étaient les protecteurs de Rabelais, cardinaux et évêques. Après le *Tiers Livre* (1546, révisé en 1552) qui montre une sorte de pause après des engagements mal connus en se concentrant sur les questions de choix de vie, d'interprétation et d'interrogation sur la place du savoir, le procédé allégorique empêche de cerner avec certitude ses positions. La liquidation symbolique et néanmoins violente de ses ennemis plus ou moins personnels ou politiques dans le *Quart Livre* (Andouilles, Chicanous, le marchand de moutons), la critique ou l'éloignement des îles de la répression (Papimanes), de l'hypocrisie (Chaneph), du vol (Ganabins), sont les indices d'une dénonciation indirecte et d'une prudence non dénuées de fondement. Le dédicataire de l'épître liminaire au *Quart Livre*, le cardinal Odet de Châtillon, frère de l'amiral de Coligny, passera à la Réforme (vers 1560) et Rabelais aurait, paraît-il, évité de peu la prison. Il a dû se réfugier à Metz en 1547, territoire d'Empire, pour éviter de mystérieuses poursuites : il ne faisait pas bon, en effet, rester fidèle au cardinal Du Bellay alors que celui-ci était en disgrâce. Rabelais est revenu à

Paris (1552 ?) au moment où le prélat se faisait construire le somptueux château de Saint-Maur-des-Fossés, dont Rabelais dit qu'il est un nouvel « ermitage ».

En effet, la disparition d'archives et de correspondances importantes rend difficile l'appréciation de ses positions religieuses et politiques. En 1552-1553, le monopole intellectuel de la scolastique a disparu des collèges et universités, et l'humanisme semble avoir triomphé. Rabelais continue de dénoncer les « abus » visés dans *Gargantua*, mais Rome et Charles Quint ne sont plus les seules cibles : Calvin, « imposteur de Genève » en tant que théologien rigoriste et « agélaste » (qui ne rit pas), dit la même chose que les pieux catholiques offensés par les pitreries impies de Rabelais. Celui-ci semble faire des religieux zélés de tout bord les héritiers des hérétiques médiévaux (Cagots, Cathares et Albigeois, sectes issues du franciscanisme radical), les ennemis jurés de la liberté d'esprit et de parole, méritant bien le qualificatif de « Caphards », un mot d'origine arabe que l'on croyait hébraïque et que Rabelais est l'un des premiers à vulgariser en polémique⁹.

Même si nous ne savons pas si Rabelais est revenu dans sa région d'origine après 1540, il maintient la dénonciation des « abus » dont la Touraine est la victime, du fait du système des redevances exigées par l'Église romaine dans une région réputée pour sa prospérité, mais d'où l'or est « subtilement tiré ». Rabelais laisse toutefois les accusations les plus manifestes à l'encontre du pouvoir royal, lisibles dans les brouillons du *Cinquième Livre* mais absentes du *Quart Livre*, lorsqu'il rappelle la tradition d'élimination des « hérétiques » à Chinon-Caïn, « ville de Caïn » : la mémoire du massacre des Juifs et du procès des Templiers au XIV^e siècle, rapportés dans les chroniques, est encore vive.

2. Rabelais et le Val de Loire : De la Touraine à la Rabelaisie [Charlotte Stoëri]

La Touraine natale

L'inscription de Rabelais au registre de la faculté de Médecine de Montpellier pour l'année 1530 avec la mention « *chinonensis* » (du Chinonais) accolée au nom « *Rabelæsus* » rappelle, comme le veut l'usage, l'origine tourangelle de l'auteur. Il a déjà quitté ce pays depuis plusieurs années au moment de l'écriture des romans. Peut-être les romans sont-ils un moyen pour leur auteur de parcourir à nouveau, de retrouver les lieux dont il restera quasiment toujours éloigné. Quoiqu'il en soit, l'attachement au pays natal se manifeste dans ses romans puisque l'écrivain chinonais situe plusieurs des aventures de ses géants dans un périmètre qui s'étend autour de Chinon : à l'ouest, aux portes de l'Anjou avec le pays de Véron ; à l'est, à celles de Tours, du côté de la forêt de Chinon et d'Azay-le-Rideau ; au sud, avec le Richelais, frontalier de l'actuel département de la Vienne. C'est ce dernier secteur qui constitue le théâtre de la guerre picrocholine et qui fut également le lieu de l'enfance de Rabelais.

C'est là que se trouve la métairie de La Devinière appartenant à son père, Antoine Rabelais, où la tradition veut que François soit né¹⁰ [Fig. 3]. Son père, avocat au siège royal de Chinon, possédait également une maison dans cette ville, sise au 15, rue de La Lamproie, qui fut transformée en auberge en 1590, ce qui donna prise au fantasme d'un Rabelais fils d'aubergiste, qui aurait ainsi été bercé par des « propos de bienyvres » lui ayant inspiré ses œuvres. De l'enfance chinonaise de Rabelais, on sait peu de choses : on ignore la date précise de sa naissance¹¹, on ne sait pas quel fut le lieu exact de ses premières études.

⁹ Voir M.-L. Demonet, « *Cafard et cafarderie* chez Rabelais : un propos si vilain », à paraître (2021).

¹⁰ Notamment depuis la fin du XVII^e siècle avec la gravure du collectionneur Roger de Gaignières.

¹¹ Plusieurs chercheurs ont en effet tenté de la déduire de son œuvre comme Abel Lefranc (favorable à 1494), de sa correspondance car il emploie en 1521 le terme « *adolescens* » pour se désigner dans une lettre à Guillaume Budé, ce qui laisserait

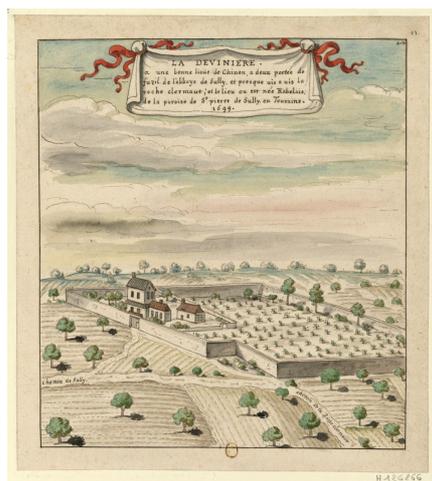


Fig. 3. La Devinière, gravure de la collection Gaignières. BnF Gallica.

Le folklore associé à Gargantua est déjà présent dans la région, dans le Poitou notamment (pays de Lusignan), et se retrouve dans la France entière. Des légendes de géants démiurgiques s'associent aux légendes arthuriennes et bretonnes. De nombreux dolmens, menhirs, monuments mégalithiques, ou encore des roches ou des lieux-dits portent en effet son nom (comme le dolmen des « Palets-de-Gargantua » dans le sud du département, à proximité du Petit-Pressigny). Il semble indéniable qu'une tradition orale antérieure existe concernant le géant Gargantua, en France et en Angleterre, qui n'est cependant pas clairement identifiable à une source précise. Mireille Huchon indique ainsi : « En fait, le nom de Gargantua, emprunté aux parlers méridionaux où il désigne la gorge, a pu cristalliser ultérieurement certaines légendes ou faits folkloriques relatifs aux géants et se substituer en toponymie à celui de géants anonymes »¹². La première apparition de Gargantua en littérature se fait seulement au XVI^e siècle, juste avant la parution de *Pantagruel*, dans plusieurs recueils anonymes regroupés ensuite sous le nom de *Chroniques gargantuines*¹³. Rabelais en fait un panégyrique outré dès le Prologue de *Pantagruel*, à tel point qu'on a souvent voulu lui prêter la paternité de ces *Chroniques* ou, à tout le moins et plus certainement – la question n'est pas résolue –, un rôle dans leur édition [Fig. 4].

donc penser à une naissance beaucoup plus tardive (entre 1499 et 1502), ou encore de déduire de l'épithète de l'auteur qui placerait cette fois sa naissance en 1483. Il semble cependant vraisemblable que sa naissance se situe plutôt après 1494, principalement à cause de ce terme « *adolescens* ». Jean Dupèbe a bien montré qu'il n'était pas possible de se désigner ainsi à plus de 28 ans : il dément en outre, s'appuyant sur une solide documentation, l'authenticité de l'épithète dont le témoignage est tardif (« Remarques critiques... », 2002).

¹² *Les chroniques de Gargantua*, dans *Œuvres de Rabelais*, éd. M. Huchon, 1994, notice, p. 1177.

¹³ *Les grandes et inestimables Chroniques du grand et énorme géant Gargantua* (première édition connue en 1532), *Le vrai Gargantua notablement homélie, la création de ses père et mère par l'opération de Merlin...* (1533) ou encore *S'ensuit la grande et merveilleuse vie du très puissant et redouté roi Gargantua* (voir la notice de M. Huchon, p. 1171-1183 et l'édition qu'en donne Guy Demerson).

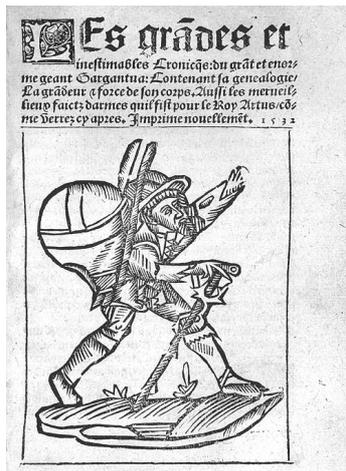


Fig. 4. Les Grandes et Inestimables Chroniques du grand geant Gargantua (1532).

Bibliothèque Municipale de Tours et BVH (en ligne).

Ancrage des personnages en Touraine

Les noms de lieux et de personnes abondent dans ses romans où Rabelais fait jouer réalité référentielle et fiction. De nombreux patronymes et toponymes réels inscrivent le récit hautement fantaisiste dans la réalité, et les toponymes, souvent inconnus des lecteurs, deviennent des lieux de fiction. Ils sont les plus présents, spécifiquement dans *Gargantua*, et ce sont eux qui font plus précisément l'ancrage dans le pays natal.

Les paysages chinonais sont présents dans l'ensemble des romans de Rabelais. Ils ne le sont cependant pas de la même façon puisque seuls *Gargantua* et le *Tiers Livre* s'y déroulent. En revanche dans les *Quart* et *Cinquième Livres*, le territoire et le terroir de Touraine sont bien présents et valorisés même si l'intrigue ne s'y déroule pas. C'est du reste peut-être pour cette raison que les allusions à ce territoire sont laudatives : l'action gigantesque s'est déplacée vers d'autres contrées, des contrées imaginaires souvent dangereuses dans un voyage allégorique, mais la présence du pays chinonais subsiste sous la forme de ces allusions.

Concernant *Pantagruel*, premier des romans publiés par Rabelais, il n'y a quasiment pas de référence à ces territoires : c'est celui des romans où ils sont le moins présents. Il est cependant remarquable que le personnage de Panurge soit tourangeau, personnage qui sera au cœur de la suite des aventures dans la chronologie du récit, soit du *Tiers Livre* au *Cinquième Livre*. Il désigne sa Touraine natale par la périphrase laudative déjà employée à l'époque : « jardin de France » (*Pantagruel*, chap. IX, p. 249). Elle remonte au moins au XV^e siècle puisque vers 1477 Francesco Florio, un dominicain et humaniste d'origine florentine résidant en France, écrit dans une description de Tours : « Est autem Turonia in medio sita regni profecto, ut dicunt, et est Franciae viridiarium » (« La Touraine est assurément située, comme on dit, au centre du royaume et elle est le jardin de France ») [Fig. 5]¹⁴.



¹⁴ « Description de la ville de Tours sous le règne de Louis XI par F. Florio », publiée et annotée par André Salmon, *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome VII (1855), p. 91.

En outre, le *Dictionnaire du Moyen Français* donne cette attestation, antérieure et en français cette fois, pour signifier le Val de Loire, siège de la Cour du roi : « Espouse suis du conte de Lyon, Charles nommé, cru au jardin de France »¹⁵. Cette précision rapproche Panurge de la figure du narrateur, du chroniqueur, qui se présente dans le Prologue en tant que serviteur de Pantagruel :

C'est des horribles faits et prouesses de Pantagruel, lequel j'ai servi à gages dès ce que je fus hors de page, jusqu'à présent, que par son congé m'en suis venu visiter mon pays de vache, et savoir si en vie était parent mien aucun. (*Pantagruel*, Prologue, p. 215)

L'expression « pays de vache » signifie simplement « pays natal », sans plus de précision géographique. Rabelais la met également dans la bouche du narrateur du *Quart Livre* (p. 559). Elle désigne à la fois la campagne ligérienne, par allusion à ses gras pâturages, et le pays natal, celui qui a nourri l'auteur et dont on sait que les vaches laitières ont abondamment nourri Gargantua. Mireille Huchon note dans son édition qu'« on a voulu voir dans cette notation un souvenir autobiographique. En fait, il s'agit plutôt de la mise en œuvre d'un des procédés de la *captatio benevolentiae* [mise en condition du lecteur] »¹⁶. Le « on » désigne ici, notamment, Abel Lefranc, persuadé que Rabelais aurait fait un voyage en Touraine en septembre-octobre 1532¹⁷. Si l'hypothèse de ce voyage n'est pas étayée de preuves, elle n'est pas improbable ; d'autant que, dans l'édition suivante, en 1533, Rabelais ajoute la mention et la localisation des propriétés familiales dans la bouche de Panurge lorsqu'il s'exprime en « lanternois » : « *Gravot chavigny pomardiere* rusth pkallhdracg *deviniere* près *saint Nays* [Cinçais] »¹⁸. Ces mentions seront conservées dans les éditions suivantes.

Il apparaît qu'à partir de *Gargantua*, les allusions à la Touraine sont plus fréquentes. Le deuxième livre publié par Rabelais est celui qui inscrit Pantagruel dans sa généalogie en racontant l'histoire de son père. Cet ancrage filial se double d'un ancrage géographique puisque le Chinonais est le lieu de naissance de Gargantua, celui où règne le grand-père de Pantagruel, Grandgousier, dans son château de La Devinière. Avec *Gargantua*, Rabelais « re-territorialise » la lignée des géants commencée avec *Pantagruel* deux ans auparavant : le territoire importe autant que la généalogie dont on sait que celle de Gargantua a été trouvée près de Chinon (*Gargantua*, chap. I, p. 10). *Gargantua* est le roman le plus chinonais de Rabelais et représente une rupture dans l'ordre de la narration. Le territoire natal est donc à la genèse de la geste et persiste dans la chronologie de l'auteur : il est nettement présent dans le *Tiers Livre*, présent dans la mémoire des personnages du *Quart Livre* et du *Cinquième Livre*.

Éloge du pays natal

Des termes laudatifs parsèment les romans. Chinon est ainsi la « première ville du monde » selon le narrateur du *Cinquième Livre* qui expose à Pantagruel l'étymologie, attestée chez Grégoire de Tours, sur laquelle il fonde son affirmation (« Caïn » fut bâtie par Caïn, le « premier bâtisseur de villes »). Le géant loue alors à son tour la ville car il a bu « maints verres de vin frais » aux Caves peintes et en cite le « blason » : « deux, ou trois fois, Chinon, / petite ville grand renom, / assise sur pierre ancienne, / au haut le bois, au pied Vienne » (chap. XXXIV, p. 810). La devise « petite ville grand renom » est attestée. Le prologueur du *Quart Livre* signe également un éloge

¹⁵ *La Complainte du lion*, poème anonyme, 1470. Le « Charles » mentionné n'est pas clairement identifiable : il pourrait s'agir de Charles VIII, né à Amboise, mais ce dernier étant né en 1470, la date du manuscrit rend étrange cette mention par son « épouse ». Charles II de Bourbon était archevêque de Lyon à la même date et portait le titre de « comte de Lyon », mais il était originaire de Moulins.

¹⁶ Note 8 de la page 215.

¹⁷ Le rabelaisant va même plus loin en affirmant : « Je suis persuadé que notre auteur assista, réellement, un peu avant le 20 septembre, à une rixe entre des marchands de fouaces de Lerné, vassaux de Gaucher de Sainte-Marthe, et des bergers et métayers de la région de Seully et de la Devinière » (*Rabelais...*, p. 23). L'affirmation n'est cependant pas étayée.

¹⁸ *Pantagruel*, chap. IX, p. 247-248 (nous soulignons).

moins ambivalent de la ville : « Chinon ville insigne, ville noble, ville antique, voire première du monde, selon le jugement et assertion des plus doctes Massorethz » (p. 532). C'est aussi à Chinon que souhaite ardemment se retrouver Panurge lors de la tempête du *Quart Livre* : il en fait un véritable refuge, un idéal¹⁹.

Le chauvinisme de Grandgousier lorsqu'il parle de « ce beau pays de Véron » (*Gargantua*, chap. XIII, p. 41) est peut-être lié au fait que Chavigny-en-Vallée, propriété des Rabelais, se situe également dans l'aire du Véron, tout près de la confluence entre Vienne et Loire. Le Véron est voisin de l'aire picrocholine, il se situe sur la rive nord de la Vienne, en regard de la commune de Cinais, sur la rive sud, parfaitement visible des hauteurs entre La Devinière et Cinais. Le narrateur mentionne une fictive « Chambre des Comptes » qu'il situe à Montsoreau, où il affirme avoir consulté les « anciens pantarches [archives] » qui contiennent la non moins fictive liste des vêtements de Gargantua (chap. VIII). Outre qu'elle sert l'écriture testimoniale dont joue le chroniqueur Rabelais, la mention de Montsoreau rappelle ce même Véron flatté par Grandgousier puisque la commune se situe à la confluence entre Vienne et Loire et que, comme le signale Henri Clouzot dans sa note de l'édition Lefranc, c'était là que l'on traversait la Loire pour rejoindre le domaine de Chavigny.

Outre les termes laudatifs associés à la région, à son terroir, à ses paysages, Rabelais se saisit d'autres occasions de louer son territoire natal. Dans *Gargantua*, c'est le cas lorsqu'il mentionne l'origine d'Anagnostes et de Gymnaste. De ces deux compagnons aux grandes qualités complémentaires, le narrateur indique que le premier est « natif de Basché » et que le second est « un jeune gentilhomme de Touraine » (chap. XXIII, p. 65 et 67) : c'est donc en Touraine que l'on trouve les meilleurs éléments nécessaires à une éducation complète. Le premier est expert en l'art de la lecture comme l'indique son nom²⁰ et le second « en l'art de chevalerie » (*ibid.*) et prouesses physiques en tous genres dont il fera une impressionnante démonstration face aux soldats de Picrochole (chap. XXXV). La Touraine est un vivier de jeunes gens cultivés qui y sont recrutés alors même que Gargantua et Ponocrates se trouvent à Paris, dont les universités semblent ne pas être à la hauteur de la culture et du raffinement authentiques, hors tout système universitaire, présents en Val de Loire.

Un territoire marqué par la langue

Le territoire est aussi linguistique et Rabelais offre dans ses romans un travail considérable sur la langue vernaculaire. Le français de ses romans est littéralement farci de néologismes, de termes régionaux ou dialectaux ainsi que de termes étrangers. La « bigarrure » de la langue de Rabelais est aussi celle du royaume aux frontières linguistiques encore marquées (lorsqu'un Gascon s'exprime au chapitre XLII du *Tiers Livre*, un non-occitaniste ne comprend pas ses propos). La langue et les patois constituent une marque d'appartenance. Ainsi le prologueur du *Quart Livre* raconte-t-il longuement l'apologue dont le héros Couillatris – au nom doublement *gaulois* – fait fortune grâce au vœu « médiocre » (raisonnable) qu'il formule face à Mercure²¹. Ce personnage à la fois simple et sage est un Tourangeau, il est natif de Gravot, et utilise des « mots vulgaires [communs] en Touraine » ou des « jurements de gens villageois en Touraine » (*Brève Déclaration*, p. 704 et 705). Panurge parle « François » et en attribue la cause à son origine tourangelle : « c'est ma langue naturelle, et maternelle, car je suis né et ai été nourri jeune au jardin de France, c'est Touraine » (*Pantagruel*, chap. IX, p. 249). C'est un grammairien anglais, John Palsgrave, qui, dans son *Éclaircissement de la langue française* (1530) destiné à des élèves anglais, décide que le meilleur français de l'époque est parlé entre Seine et Loire, mais la réputation flatteuse de ce parler lui est

¹⁹ « Plût à la digne vertu de Dieu qu'à heure présente je fusse dedans le clos de Seully ou chez Innocent le pâtissier devant la cave peinte à Chinon » (*Quart Livre*, chap. XX, p. 587).

²⁰ Rabelais définit lui-même le terme « anagnoste » comme « lecteur » (*Quart Livre*, *Brève Déclaration*, p. 703).

²¹ Cet apologue correspond à la fable de La Fontaine « Le Bûcheron et Mercure » (*Fables*, V, 1).

antérieure, sans doute parce que les rois y ont longtemps séjourné (Blois, Amboise, Plessis-lès-Tours...). Ainsi le français du Val de Loire, langue « maternelle » de Rabelais, langue du souverain François I^{er}, est-il celui qu'imposera l'ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539 à tous les actes officiels qui devront être rédigés en « langage maternel français, et non autrement », « afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence [l'intelligibilité et la compréhension] desdits arrêts »²².

Dans *Gargantua*, lorsque commence véritablement l'action avec la naissance du géant, la première scène du roman offre une liste de localités chinonaises qui se combine avec une abondance de termes dialectaux. Dès le début du passage, une cascade de termes locaux détaille la recette des tripes avec la figure d'insistance qui reprend chaque terme pour l'expliquer :

[...] par trop avoir mangé de gaudebillaux. Gaudebillaux : sont grasses tripes de coiraux. Coiraux : sont bœufs engraisés à la crèche et prés guiaux. Prés guiaux : sont qui portent herbe deux fois l'an. (*Gargantua*, chap. IV, p. 16)

Les termes ici accumulés sont chinonais, angevins et poitevins²³. Ces vocables dialectaux, qui essaient dans l'ensemble du roman (dans la liste des jeux par exemple) et l'ensemble de l'œuvre, permettent ici de situer la lignée des géants et le récit dès son ouverture dans le territoire chinonais. Cet ancrage linguistique renforce l'ancrage géographique du début du chapitre.

Territoire et terroir

Le territoire est indissociable de son terroir dans l'œuvre de Rabelais. La Touraine est associée à un « jardin » qui est aussi une véritable corne d'abondance. Ses victuailles constituent un véritable « cornucopie » (ce terme employé par Rabelais dans le Prologue du *Tiers Livre* signifie « corne d'abondance »²⁴) qui va du vin — évidemment — aux fouaces, en passant par les poires, les divers cépages ou encore le chanvre. Ce dernier est en effet l'objet d'une activité prospère à l'époque de Rabelais, notamment à Bréhémont et dans ses environs (où est située l'abbaye de Thélème). Le *Tiers Livre* se termine par un très long éloge du « Pantagruélion » qui en occupe les quatre derniers chapitres ; cette plante hybride et fictive présente nombre de caractéristiques du chanvre et on sait que les Rabelais possédaient des chenevières dans la paroisse de Cinais (voir *infra*, 2. 1). Divers clos sont mentionnés comme celui de Maulévrier, à Lerné, où sont actuellement cultivées des vignes pré-phyllloxériques.

Dans *Gargantua*, le chapitre qui relate la rixe entre bergers et fouaciers – chapitre d'importance puisque la dispute est à l'origine de la guerre – illustre ce lien entre territoire et terroir. Dès le titre, la spécification des fouaciers en « fouaciers de Lerné » situe l'épisode dans le périmètre qui nous intéresse. Ils sont logiquement associés à la localité spécialisée dans la production de cette « viande [nourriture] céleste » que sont les fouaces. Leur renommée rayonne dans la région puisque « les fouaces de Lerné se vendaient à dix lieues à la ronde. Un emplacement spécial leur était réservé à Loudun en 1542 : 'La rue où l'on vend les fouaces de Lernay'²⁵.) »

Le terroir local se complète dans ce passage d'une liste de cépages qui se marient tous plus harmonieusement les uns que les autres « avec fouace fraîche » : « mêmement des pinots, des fiers, des muscats, de la bicane, et des foirards » (chap. XXV, p. 73). Ces divers raisins se rencontrent en Touraine mais la liste semble décroître en qualité puisque « la bicane » sert plutôt au verjus car elle est impropre à faire du vin, et les « foirards » ont un nom suffisamment éloquent

²² Ordonnance de Villers-Cotterêts, articles 111. Numérisée sur le site « Archim » des collections du Musée des Archives nationales (p. 55 et 56) : <http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/archim/Pages/04248.htm>

²³ Comme l'indique L. Sainéan dans ses notes de l'édition Lefranc. Voir également son ouvrage *La Langue de Rabelais* (p. 132-145 et 157-176).

²⁴ Rabelais compare son livre à un tonneau inépuisable : « C'est un [sic] vrai Cornucopie de joyeuseté et raillerie » (*Tiers Livre*, Prologue, p. 352).

²⁵ H. Clouzot, note 2 p. 245 de l'édition Lefranc.

concernant leur principale propriété. Ces derniers semblent n'être là que pour permettre au narrateur d'introduire un jeu sur un proverbe au sens plutôt « coliqueux ». Le tableau bucolique qui ouvre le chapitre se termine, comme souvent chez Rabelais, dans la région intestinale. « Les bergers de la contrée » sont en effet tranquillement installés « à garder les vignes » au début du chapitre où le narrateur précise que nous nous trouvons à « la saison des vendanges ». Ce tableau, après la violente échauffourée, se retrouve en clôture du chapitre où le narrateur précise que ces bergers sont « de Seuilly et Cinais ». Ce face-à-face entre les bergers honnêtes, idéalisés avec la figure de Frogier, et les fouaciers caractériels, dont la violence se concentre dans la figure de Marquet, outre qu'il exhibe un riche terroir et valorise celui de La Devinière, préfigure l'opposition frontale entre Grandgousier et Picrochole.

Avec les paysages mis en scène, c'est toute une région qui est valorisée dans la geste gigantesque. Elle devient un élément primordial de la construction romanesque : Rabelais inscrit les paysages de son enfance dans son œuvre sans doute par nostalgie mais aussi parce que ces paysages stimulent l'imaginaire de l'auteur comme celui des lecteurs. Cette mise en scène ne se réduit pas à une forme de chauvinisme local de la part de Rabelais, la Touraine et le Chinonais sont ou furent des contrées royales et, avec le Poitou, des carrefours linguistiques. De plus les querelles entre seigneurs locaux impliquant la famille Rabelais ont pu inspirer certains épisodes, superposant ainsi petits conflits locaux et guerres internationales entre les souverains chrétiens.

3. Le théâtre de la guerre picrocholine : le Chinonais de *Gargantua* [Charlotte Stoëri]

3.1. Un roman protéiforme

Chronique, mythe, roman : un genre littéraire « bigarré »

Des « Chroniques » : ce genre relève de l'Histoire officielle, il consiste en un récit détaillé et autorisé de grands événements de l'Histoire sous forme de témoignages censés relater les faits, mais souvent peu scrupuleux concernant la vérité historique et mis au service du roi ou d'un prince. Parmi les plus célèbres, celles de Jean Froissart (env. 1337-1410) rapportent nombre d'événements durant la Guerre de Cent Ans. Rabelais revendique les *Chroniques gargantuines* comme influence dans le Prologue de *Pantagruel*²⁶ et en réécrit plusieurs épisodes dans *Gargantua* (le géant qui prélève les cloches de Notre-Dame pour les mettre au cou de sa jument par exemple). Il réitère l'allusion au genre à plusieurs reprises dans ses romans, comme à l'ouverture de *Gargantua* : « Je vous remets à la grande Chronique pantagruéline » (chap. I, p. 9). Ce titre qu'il donne à son premier roman est directement inspiré des *Chroniques gargantuines*. Celles-ci sont parodiques puisqu'elles miment le genre historique sans prétendre relater des faits réels, mais Rabelais tourne également en dérision le genre des chroniques « sérieuses » (comme celles, médiévales, de Jean Froissart ou encore, aux XV^e et XVI^e siècles, celles de Robert Gaguin ou Alain Bouchard), dans lequel la référence au réel est nécessaire puisque les chroniques se veulent historiques. Il donne à son roman des allures de texte historique, comme avec cette remarque : « car *Supplementum Supplementi Chronicorum* dit que Gargamelle y mourut de joie » (chap. XXXVII, p. 102). Le nom de l'ouvrage est évidemment fictif mais il imite la tradition des commentaires ou suppléments et rappelle qu'il s'agit ici de « chroniques » où l'on vient en outre de raconter le premier exploit guerrier de Gargantua au Gué de Vède. Cette référence est aussi folklorique puisque les *Chroniques gargantuines* utilisent les légendes arthuriennes et bretonnes.

²⁶ « Et le monde a bien connu par expérience infaillible le grand émolument et utilité qui venait de ladite Chronique gargantuine : car il en a été plus vendu par les imprimeurs en deux mois, qu'il n'en sera acheté de Bibles en neuf ans. Voulant donc je votre humble esclave accroître votre passe-temps davantage, vous offre de présent un autre livre de même billon [métal] [...] » (*Pantagruel*, Prologue, p. 214-215).

Des « Mythologies » : c'est un autre terme qu'emploie Rabelais pour qualifier ses romans. La Touraine devient alors le lieu des « mythologies pantagruéliques »²⁷. Rabelais définit lui-même ce terme comme « fabuleuses narrations » (*Brève Déclaration*, p. 703) et brouille ainsi la frontière entre fictif et factuel puisqu'elles sont aussi des chroniques, censées par conséquent s'appuyer sur le réel historique. La Touraine se trouve également associée à la mythologie dans la *Pantagruéline Pronostication* puisqu'un certain « Jean de Gravot » (commune du Véron) a prétendument écrit des « *Mythologies Galliques* » (Prologue, p. 923). Le terme renvoie en outre à ce que nous entendons par « mythologie » : un ensemble de grands récits légendaires et fondateurs pour une civilisation.

Des romans : le roman est pour nous un genre littéraire reconnu, ce qu'il n'était pas à la Renaissance. En effet, l'appellation « roman » désignait alors plutôt les récits fabuleux considérés comme dépassés et méprisés – les romans de chevalerie en prose, les *Amadis*, pourtant encore en vogue et encore lus – auxquels Jacques Amyot oppose l'« histoire fabuleuse »²⁸ des *Éthiopiennes* d'Héliodore, l'un des romans grecs que l'on redécouvre à la Renaissance (qui berce littéralement Pantagruel au *Quart Livre* lorsque les personnages se trouvent encastrés sur leur navire²⁹). Cette expression désigne ce qui pourrait être au fondement du roman traditionnel moderne, bien que Rabelais n'utilise jamais le terme de roman pour désigner ses fictions. Les *Livres* de Rabelais correspondent cependant à ce que nous définissons désormais comme des romans : des narrations non-référentielles qui représentent des personnages, racontent leurs actions et des événements dans un monde fictif qui emprunte au réel tout en ayant sa propre cohérence.

Rabelais parle tour à tour de « mythologies », de « véritable histoire » (*Tiers Livre*, chap. LI, p. 505), de « véritables contes » (*Pantagruel*, chap. XXXII, p. 330), de « joyeuses chroniques » ou encore de « livres » (*Gargantua*, Prologue, p. 6 et 7). Les « romans » de Rabelais se situent donc entre factuel et fictif et empruntent à des genres littéraires variés. Le pays natal de l'auteur est à la fois un lieu bien réel et le lieu privilégié des mythologies pantagruéliques. Non seulement Rabelais fait entrer dans ses fictions son pays natal mais il le déréalise, le fictionnalise et tend à le rendre mythique en le valorisant (Chinon « première ville du monde ») et en utilisant son folklore. Un mythe peut se créer à partir de faits historiques, comme la Guerre de Troie telle qu'elle est racontée dans l'*Illiade* d'Homère : la guerre picrocholine devient ainsi à la fois historique et mythique, sans prétendre cependant au sérieux du mythe. Les paysages de son enfance sont par conséquent une clé indispensable pour tenter de saisir le fonctionnement de ses romans dont le subtil et perpétuel jeu entre réalité et fiction est une caractéristique essentielle.

Héroï-comique, parodique et satirique

Les romans ont une forte dimension parodique, satirique et héroï-comique. Ces registres permettent à Rabelais de jouer avec les genres traditionnels, de les mêler afin de créer une œuvre comique mais aussi critique. Il dénonce en effet de nombreux abus grâce à la satire : le rire est alors au service d'un propos fortement, et parfois violemment, engagé. La parodie et l'héroï-comique s'amuse avec les genres de l'épopée ou les romans de chevalerie médiévaux. Ces jeux de références littéraires et savantes font du roman une « œuvre somme » qui rassemble divers genres littéraires et divers savoirs : Rabelais utilise notamment ses connaissances médicales, ou encore des écrits savants comme les miscellanées ou les leçons, genres très pratiqués à la Renaissance, qui sont des recueils de commentaires et de réflexions sur les textes et les sujets les plus divers. Rabelais accomplit ainsi une synthèse inédite et unique qui s'inscrit pleinement dans le mouvement humaniste tout en utilisant les genres médiévaux. L'épisode de la guerre picrocholine en est une parfaite illustration. On y retrouve la dimension parodique avec la

²⁷ *Quart Livre*, épître liminaire, p. 517.

²⁸ J. Amyot, *L'Histoire athiopique*, « Le Proesme du translateur », 2008, p. 160.

²⁹ « Pantagruel tenant un Héliodore Grec en main sur un transpontin [hamac] au bout des écouteilles sommeillait » (*Quart Livre*, chap. LXIII, p. 687).

dégradation du registre épique en comique, notamment servie par la situation de la guerre dans cette petite contrée autour de la Vède. Ce jeu entre les échelles est une source de comique chez Rabelais, évidemment par la mise en scène de géants, mais aussi par la mise en scène de cette grande guerre, des ambitions impérialistes démesurées de Picrochole (jusqu'à Riga, Samarkand et Constantinople), dans une petite aire rurale. Le registre se fait alors héroï-comique car les personnages sont hissés au rang de grands héros épiques alors que la guerre a une cause dérisoire en la rixe de simples bergers et fouaciers.

La parodie concerne notamment les romans de chevalerie ou les grandes épopées antiques : le passage utilise leurs codes, comme l'hyperbole, en créant des décalages comiques. Il n'est que de citer le véritable massacre perpétré par frère Jean dans le clos de l'abbaye de Seully dont les détails sanglants sont exagérés et médicalisés par les termes employés par Rabelais ; où l'épopée devient fureur au « service du vin » selon frère Jean.

La portée satirique est également très présente, parfois virulente, dans l'œuvre de Rabelais. Si le ton se durcit avec le *Quart Livre*, les attaques ne manquent pas dans les autres livres. Dans *Gargantua* les cibles sont déjà multiples : les « Sorbonagres » parisiens ridiculisés en la personne de Janotus de Bragmardo, la vie monacale ou l'austérité des collèges décriées par frère Jean et dans l'utopie de Thélème qui en prend le contre-pied. Dans le passage, l'identification de Picrochole à Charles Quint permet de lire l'épisode comme une attaque contre la politique invasive de l'empereur mais aussi, puisque François I^{er} est son rival, comme une défense de la politique royale française. Cette identification est facilitée par de nombreux indices comme l'allusion récurrente à la devise de l'empereur, « plus outre », utilisée par le narrateur et par Picrochole lui-même à plusieurs reprises et montrant aisément l'outrance de ses visées impérialistes. La politique de François I^{er} n'étant toutefois pas exempte d'esprit de conquête dans la poursuite des guerres d'Italie, la satire pourrait être plus générale et opposer deux types de monarques et de politiques : la préservation de la paix et la défense d'un côté, des ambitions belliqueuses et offensives de l'autre.

3.2. Rabelais, Grandgousier et Picrochole : tous chinonais

La Devinière est très présente dans *Gargantua*. C'est la demeure du roi Grandgousier, magnifiée en « château ». Le narrateur la décrit comme si elle était déjà connue et de lui et du lecteur au chapitre XXXVIII, lorsque Gargantua mange six pèlerins en salade. Le narrateur décrit alors le jardin de la demeure à l'aide de nombreux articles définis qui présupposent la connaissance des lieux : les pèlerins « s'étaient mussés [cachés] au jardin dessus les poisards [tiges de pois] entre les choux et laitues » (p. 104) ; les laitues, que Gargantua lave « en la fontaine », sont « des plus belles et grandes du pays, car elles étaient grandes comme pruniers ou noyers » (*ibid.*). Plus loin, Gargantua sort « vers le noyer grollier³⁰ » pour se curer les dents et délodge les pèlerins qui s'enfuient « à travers la plante [plantation] » et « par l'orée de la touche [petit bois] » (p. 105). Tous ces termes qui dessinent les proches alentours de la maison sont déterminés par l'article défini et n'ont aucune qualification qui permettrait de les identifier (comme le serait « la fontaine du jardin »). Or c'est la première fois qu'il est question de ces lieux dans le texte, ils ne sont donc logiquement pas connus du lecteur. Leur référence ne se trouve pas dans le texte mais dans le contexte énonciatif, celui du narrateur : on est plongé dans son univers qui correspond à celui de l'auteur. Ce savoir devient un savoir partagé ou supposé tel entre les interlocuteurs que sont auteur et lecteurs : Rabelais fait plonger ces derniers dans ce paysage qu'ils ont à connaître.

La famille Rabelais est plutôt aisée et possède plusieurs propriétés dans la région. A. Lefranc en a fait l'inventaire lors d'une de ses leçons au Collège de France³¹ :

³⁰ Noyer qui porte des noix si dures que seules les grolles – terme utilisé notamment en Poitou pour désigner les corbeaux – parviennent à s'en délecter.

³¹ *Revue des Études Rabelaisiennes*, tome III, p. 51-53.

- La Devinière, métairie (hameau de ce nom, commune de Seully), entre 1450-1630, arrentée à l'abbaye de Seully. Avec redevances au seigneur du Coudray-Montpensier. Autres fermes et propriétés (mentionnées au début du chapitre XLVII) :
 - Chavigny-en-Vallée (commune de Varennes-sur-Loire)
 - Gravot (près de Bourgueil), où vivaient des parents de Rabelais, d'où est en outre originaire Couillatris (Prologue du *Quart Livre*)
 - La Pomardière (commune de Seully) qui a ensuite appartenu à la famille Gallet (dont le patronyme est prêté à l'éloquent ambassadeur de Grandgousier, Ulrich Gallet).

Des domaines moindres :

- Les Quinquenais (commune de Chinon), petite maison de campagne
- Le clos Rabelais (Seully)
- Le grand clos Rabelais (même terroir)
- Un demi-arpent près du clos du Moulin, cité dans un acte comme ayant appartenu à un « Rabelais, docteur ». Des terres près du Moulin du Pont et du grand clos Rabelais (à l'emplacement probable du Gué de Vède)
- Le pré Rabelais (Cinai), près de Pontille (les vaches qui allaitent Gargantua y paissent)
- Des chènevières dans la paroisse de Cinai
- La maison de Chinon et d'autres immeubles dans la ville.

Ces propriétés sont aussi celles du bon Grandgousier qui offre par exemple sa métairie de la Pomardière en dédommagement au fouacier Marquet (chap. XXXII, p. 89), ou encore qui récompense les « victeurs [vainqueurs] gargantuistes » au chapitre LI avec plusieurs de ces domaines (p. 137).

Un élément de l'histoire locale est présent derrière la guerre picrocholine : une querelle juridique qui a opposé le père de Rabelais, Antoine, et l'un de ses voisins, Gaucher de Sainte-Marthe, qui a aussi étudié et enseigné la médecine à Montpellier (vers 1505). Celui-ci est seigneur de Lerné et d'autres fiefs du pays, conseiller et médecin ordinaire du roi, médecin de l'abbesse de Fontevraud (qui lui a cédé la seigneurie de Lerné en 1506) et médecin du connétable Charles III de Bourbon, seigneur de Montpensier. Il est à noter que ce dernier, privé de ses biens par Louise de Savoie, trahit en 1523 la couronne française en se ralliant à Charles Quint avant la bataille de Pavie où François I^{er} est fait prisonnier. L'histoire locale rejoint donc l'histoire nationale également présente dans l'œuvre. Antoine Rabelais a été sénéchal de Lerné et mandataire de Sainte-Marthe durant une vingtaine d'années (1507-1527), ce qui laisse supposer une collaboration, une entente des deux hommes aux propriétés voisines. Cette entente était aussi celle de Grandgousier et Picrochole, propriétaires des mêmes terres que chacun des deux Chinonais, avant que l'atrabilaire n'y mette une fin brutale et insensée, ce que le bon Grandgousier déplore avec éloquence. En 1528 s'engage un procès entre pêcheries (tous deux en possédaient à proximité, sur la rive droite de la Loire) et batellerie : Sainte-Marthe a fait planter de pieux la Loire afin de favoriser les pêcheries de son domaine de Chapeau (près de Saumur), provoquant ainsi un inconvénient majeur à la navigation et une gêne pour ses voisins dont faisait partie Antoine Rabelais. Or Jehan Gallet, avocat du roi à Chinon et proche d'Antoine Rabelais, défend les bateliers dans cette affaire qui court jusqu'en 1537 et se solde au détriment de Gaucher de Sainte-Marthe³².

On ne peut pas affirmer que ce procès soit la seule et unique source d'inspiration de Rabelais pour cet épisode, puisque l'auteur n'y fait aucune allusion directe et qu'on peut également lire – de nets indices textuels y invitent — dans l'opposition des deux rois une satire dirigée contre Charles Quint alors rival de François I^{er}. Les acteurs locaux ont en outre des liens proches avec la couronne et la trahison du connétable, contemporaine de l'affaire locale, a aussi pu inspirer l'attitude de Picrochole envers Grandgousier. Si Rabelais incorpore de nombreux éléments réels à sa fiction, celle-ci n'en fonctionne pas moins à plein et ses constituants ne sont par conséquent

³² Nous résumons ici la relation détaillée que donne A. Lefranc de ces événements dans *Rabelais, études sur Gargantua...* (p. 83-99).

pas toujours identifiables à un seul et unique élément de référence dans le réel. Il est possible qu'il s'agisse d'une énigme proposée par l'auteur, que seuls quelques rares initiés, peut-être des gens du pays, auraient pu être en mesure de dévoiler.

Le narrateur est aussi un chroniqueur et Rabelais fait de nombreuses allusions à des personnages réels du pays, aux querelles locales de l'époque de son enfance. La contrée est présente non seulement parce qu'elle est le théâtre de la guerre entre Grandgousier et Picrochole, mais aussi parce que Rabelais utilise son histoire.

Rabelais joue des mélanges de genres, de registres, de langues, de sources. Le mythologique et le folklorique se rencontrent dans ses œuvres : la « haute matière » de la mythologie est mêlée à des références folkloriques plus modestes. L'ancrage dans le Chinonais est une manière de servir ce mélange et le folklore local est présent dans le passage épique. Ainsi, les soldats de Picrochole confrontés à frère Jean, ne sachant plus à quel saint se vouer, invoquent des saints locaux identifiés à leur paroisse³³ ; l'arbre déraciné par Gargantua est consacré à saint Martin, si important dans le folklore tourangeau³⁴. La région réelle permet donc de mêler des références locales à la culture humaniste plus large que met en œuvre Rabelais. Très présent dans le passage, le registre épique crée un décalage comique entre, d'une part, le genre noble de l'épopée (telle l'*Iliade*) relatant avec grandiloquence des exploits guerriers et, d'autre part, les causes dérisoires de cette guerre située sur une superficie très restreinte. La guerre picrocholine devient alors pour Rabelais une guerre allégorique dont la visée, outre le comique, est une critique politique et intellectuelle des ambitions belliqueuses puisqu'il s'agit d'une grande guerre menée pour une bien petite cause. Rabelais « démonte » le mécanisme qui mène de la querelle à la guerre dans cette mythologie dégradée par le folklore.

Le roman se superpose au réel, le romanesque envahit le paysage réel et le paysage réel s'incorpore à la fiction romanesque. Les parcours des personnages durant la guerre picrocholine y sont en effet vraisemblables, reconstituables par le lecteur grâce aux nombreuses mentions de noms de lieux référentiels. Ainsi, le réel enrichit le roman et le roman enrichit le réel. Les paysages rabelaisiens sont à la fois romanesques et visibles dans le Chinonais. Les lieux réels sont des moyens de mesure de la démesure : Gargantua est bel et bien un géant, qui voyage de Paris en Touraine en un clin d'œil pour venir soutenir son père ; Picrochole, simple seigneur de Lerné, se prend à rêver d'une conquête mondiale dont le parcours décrit par ses généraux, s'il est démesuré, n'en est pas moins traçable sur une carte. Les jeux d'échelle opèrent d'autant plus dans le roman qu'ils sont mesurables et repérables sur la carte et *in situ*. Le décalage du lieu avec le gigantisme et les ambitions démesurées de Picrochole est rendu sensible précisément par le fait que cette contrée est réelle et minuscule : si Rabelais choisit d'en faire le théâtre de la guerre picrocholine, c'est aussi pour servir son propos satirique sur la guerre. En rendant situables mentalement les divers lieux des hostilités, l'auteur fait comme si le lecteur se projetait dans ce paysage-ci, même s'il ne le connaît pas, et la reconnaissance des lieux réels ne fait qu'accentuer la disproportion.

3.3. Les lieux de la guerre picrocholine

Avant les hostilités (chap. I-XXIV)

Les premiers lieux mentionnés et clairement identifiables sur une carte sont ceux qui situent le tombeau où a été trouvée la généalogie de Gargantua :

³³ « Les autres [criaient] notre Dame de Cunault. De Laurette. [...] De Rivière. [...] Les autres à saint Eutrope de Saintes, à saint Mexmes de Chinon, à saint Martin de Candès, à saint Clouaud de Cinais, aux reliques de Javrezay [...] » (*Gargantua*, chap. XXVII, p. 80). Les saints de Touraine et de Poitou, mêlés à d'autres plus lointains, dominent les invocations.

³⁴ « Et trouvant en son chemin un haut et grand arbre, (lequel communément on nommait l'arbre de saint Martin, parce qu'ainsi était crû un bourdon que jadis saint Martin y planta) [...] » (*Gargantua*, chap. XXXVI, p. 100). La parenthèse du narrateur rappelle un morceau d'histoire légendaire locale.

Et fut trouvé par Jean Audeau, en un pré qu'il avait près de **Parceau Galeau** au dessous de **l'Olive** tirant à **Narçay**. (p. 10, chap. I)

Ces trois indications géographiques situent précisément le tombeau à l'est de Chinon, le long de la rive nord de la Vienne. Les noms sont identiques dans la toponymie actuelle (il s'agit de lieux-dits), malgré leur orthographe qui peut varier d'une occurrence à l'autre au sein du roman et entre les romans (à l'exemple de « Sainnais »/ « Synays »/ « Sinays » désignant la commune de Cinais), et il n'est pas surprenant de trouver un pré sur la rive de la Vienne. Ces mentions permettent d'ancrer la généalogie du géant dans le pays chinonais ; quant au nom de « Jean Audeau », les critiques s'accordent à dire qu'il s'agit d'un nom référentiel, sans pour autant parvenir à l'identifier.

C'est à **La Devinière** et à **la Saulaie** que se déroulent les agapes où l'on mange foison de tripes chez Grandgousier. Dans ce passage sont mentionnés les habitants des environs :

À ce faire convièrent tous les citadins de **Cinai**s, de **Seuilly**, de **La Roche-Clermault**, de **Vaugaudry**, sans laisser arrière **Le Coudray**, **Montpensier**, le **Gué de Vède** et autres voisins : tous bons buveurs, bons compagnons, et beaux joueurs de quille là. (Chap. IV, p. 17)

Au moment de la naissance de Gargantua, à la Saulaie, est mentionnée la ville de **Beuxes** (« Beusse » dans le texte, ce qui crée un jeu d'homophonie avec le « Bibarois » et avec le verbe « boire » : le cri entendu du Poitou au Vivarais est le « à boire » de Gargantua). L'enfant est allaité par des vaches de « **Pontille** et de **Bréhémont** ». Pontille, sur la rive sud de la Vienne, et Bréhémont, sur la rive sud de la Loire, sont des zones alluviales réputées pour leurs grasses prairies régulièrement inondées qui nourrissent avantageusement les vaches laitières dont Gargantua a besoin en quantités gigantesques (Chap. VI et VII, p. 22 et 23). Au chapitre VIII, on trouve la mention de « **Saint-Louand** » (prieuré près de Chinon) et celle de **Montsoreau**. « **La pile de Saint-Mars** auprès de Langeais » sert de comparant à la queue de la jument de Gargantua (chap. XVI, p. 46) : le comparant réel, situé à proximité de la Loire, poursuit et consolide l'enracinement de la famille des géants dans la région tourangelle.

On peut noter que la région était encore plus présente dans la première édition du roman qui en mentionnait plusieurs lieux dans le chapitre XXIII alors que Gargantua se trouve à Paris pour son nouvel apprentissage humaniste et sportif. Ces lieux ont été remplacés dans les éditions suivantes par des lieux parisiens assurant de la sorte la cohérence de la fiction. Il s'agissait de **la porte de Bessé** (à Chinon), de **la fontaine de Narçay** ainsi que de **Savigny-en-Véron** et **Montsoreau**.

Le début des hostilités (chap. XXV-XXXIII)

La querelle entre fouaciers et bergers (chap. XXV) est précisément localisée puisque ses protagonistes sont clairement identifiés : « les fouaciers de **Lerné** » et « les bouviers, bergers et métayers de **Seuilly** et de **Cinai**s ». Les fouaciers s'en viennent de Lerné pour aller vendre leurs « fouaces à la ville » et la « rencontre » a lieu alors qu'ils « pass[ent] le **grand carroi** [carrefour] ». Le narrateur précise à la fin du chapitre qu'ils « retournèrent à Lerné sans poursuivre le chemin de **Parilly** ». Ce chemin est donc celui qui va de Lerné à Chinon et passe entre Seuilly et La Devinière (actuelle D117) ; quant au carrefour mentionné, il n'est pas situable avec précision même s'il est indiqué sur les cartes faisant état de la topographie rabelaisienne et qu'il se trouve à proximité des vignes gardées par les bergers dont on sait qu'ils sont de Seuilly et de Cinais [Fig. 6 et 7].

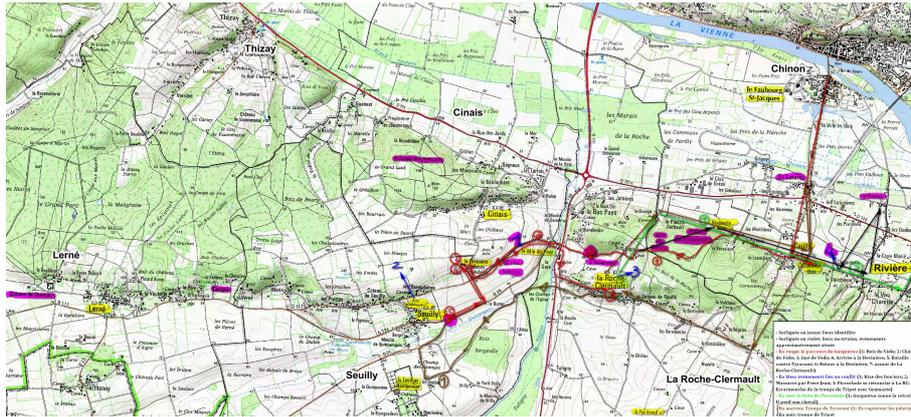


Fig. 6. Carte des lieux majeurs de la guerre picrocholine (CS).

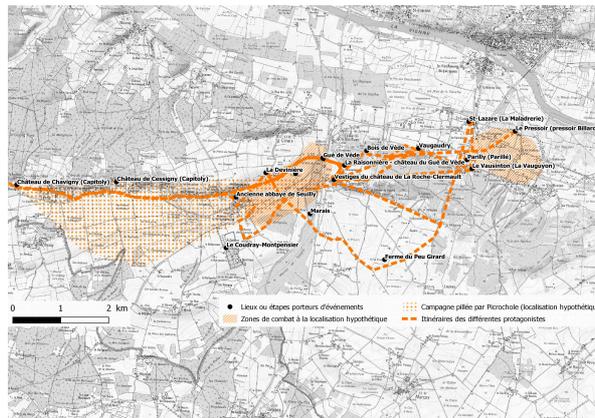


Fig. 7. Synthèse des lieux porteurs d'événements et des itinéraires des différents protagonistes. Source dossier UNESCO.

Au chapitre suivant, les fouaciers précisent dans leur rapport à Picrochole que « le tout avait été fait par les bergers et métayers de Grandgousier, près du grand carroi **par-delà Seully** » (Chap. XXVI, p. 75), ce qui situe le lieu de la rixe à l'est de Seully car « par-delà » s'entend depuis Lorné vers Chinon. Les vignes gardées par les bergers sont donc vraisemblablement voisines de ces deux communes, peut-être celles du clos de La Devinière, du clos de Seully, ou encore, pourquoi pas, de l'actuel « Clos Rabelais » (maraîcher situé au carrefour des D759 et 751, sur la route vers Chinon) ou d'un autre tout aussi voisin³⁵. L'ancrage dans le canton est renforcé par les noms des protagonistes : Frogier et Marquet. Les différents éditeurs et spécialistes de Rabelais s'accordent à dire que le nom « Frogier » est un nom courant dans la région de Seully. Quant à « Marquet », il pourrait s'agir d'une référence à Michel Marquet, seigneur de la Bedouère, secrétaire du roi en 1489 et receveur général de la Touraine. Il est surtout le père de Marie Marquet qui épousa en 1508 Gaucher de Sainte-Marthe, ce qui renforce la lecture « réaliste » d'Abel Lefranc et l'identification de Picrochole à Sainte-Marthe qu'il propose.

Les fouaciers s'en retournent et filent directement au « **Capitoly** » de leur roi Picrochole (début du chap. XXVI). Ce lieu est identifié par H. Clouzot au **château de Chavigny**, à l'ouest de Lorné [Fig. 8].

³⁵ Nous avons vu que les Rabelais possédaient des clos à leur nom à proximité (voir *supra* 2. 1).



Fig. 8. *Château de Chavigny* : Pierre Le Muet, *Manière de bien bastir pour toutes sortes de personnes*, 1647, p. 24. *BnF Gallica*.

Il y a pourtant confusion entre le château de Chavigny et le « chastel de Lerné », une demeure située plus à l'est sur ladite commune³⁶ et au-dessus du cimetière [Fig. 9 et 10]. Ce « chastel » avait d'abord été une petite forteresse, puis un cloître dépendant de l'abbaye de Fontevraud aménagé en logis au début du XVI^e siècle et dont Sainte-Marthe, médecin personnel de l'abbesse, avait la jouissance. De ce « chastel », ne subsistent que quelques restes de bâti semi-enterrés qui ne sont plus visibles dans le paysage [photo prise le 21/02/21]. :



Fig. 9. *Le Chastel de Lerné*. Carte établie par Marie-Bénédicte Le Hir.³⁷



Fig. 10. *Ruines du Chastel de Lerné*. Cliché M.-L. Demonet (21/02/21).

³⁶ A. Desmé de Chavigny, « Les 'Places-fortes et Châteaux' de Grandgousier-Rabelais et Picrochole-Sainte-Marthe dans la guerre picrocholine », 1946.

³⁷ Marie-Bénédicte Le Hir, *'Parle mon Cœur qui dans vous se remue'*: Charles de Sainte-Marthe (1512-1555 ?), *L'œuvre évangélique*, 2020, p. 50.

Le château de Chavigny fut vendu par l'abbesse à Bouthillier, seigneur de Chavigny, en 1636, qui l'annexa à son domaine de Chavigny et le fit reconstruire dans le pur style Louis XIII [Fig. 8]. Il n'en subsiste aujourd'hui que quelques vestiges dont une chapelle baroque épargnée lors de son démantèlement en 1833. Un autre candidat au titre de « capitoly » a été proposé : le **château de Cecigny** (XV^e siècle) dont subsiste une tour octogonale visible à l'est de Lerné, à l'entrée du bourg [Fig. 11].



Fig. 11. Château de Cecigny, à l'est de Lerné. Cliché C. Stoëri.

Gérard Defaux dément l'identification à Chavigny dans son édition³⁸ ; Mireille Huchon privilégie l'allusion à Rome (à cause de son Capitole) ou à Toulouse (à cause de ses édiles « capitouls ») contenue dans l'appellation « Capitoly » qui symbolise à merveille la puissance et l'impérialisme de Picrochole. On le voit, il n'est pas toujours aisé de recouper parfaitement fiction et réalité, la transposition fictive offrant de multiples possibilités dans le repérage de certains lieux qui ne trouvent pas à coup sûr leur référent précis (ni même peut-être de référent réel).

Le pillage semble suivre la même route que les fouaciers et arrive au chapitre suivant à Seuilly. Le lieu est nommé dès le titre du chapitre : « Comment un moine de **Seuilly** sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis » et le narrateur prend soin, comme souvent en début de chapitre, d'indiquer le déplacement d'un lieu à l'autre (chap. XXVII, p. 77).

Picrochole, en même temps que frère Jean, sauve vaillamment la récolte monacale, « pass[e] **le Gué de Vède** [Fig. 12] avec ses gens et assaill[e] **la Roche-Clermault** ».

³⁸ « Aujourd'hui, cette lecture est tombée en discrédit » (note 1, p. 134).



Fig. 12. Le « gué de Vède ». Cliché C. Stoëri.

Il en prend d'assaut **le château** dès le lendemain et s'y retranche (chap. XXVIII, p. 81-82). Il s'agissait d'un château-fort du XII^e siècle ensuite reconstruit au XVII^e. Ce château a aujourd'hui en grande partie disparu, n'en subsistent que des remparts : il ne s'impose plus dans le paysage comme alors [Fig. 13, 14 et 15].

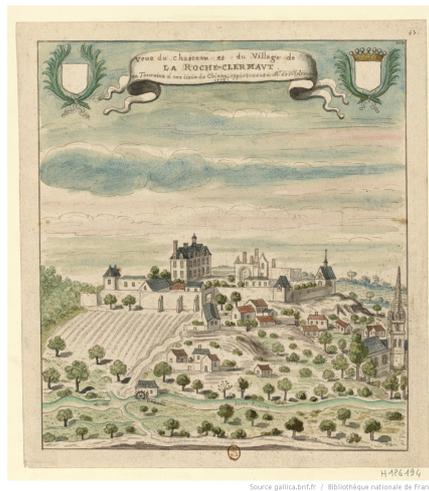


Fig. 13. La Roche-Clermault, gravure de la collection Gaignières, BnF Gallica (vers 1690).





Fig. 14 et 15. La Roche-Clermault aujourd'hui. Clichés C. Stoëri.

Le parcours d'Ulrich Gallet est également mentionné : « passé **le gué** [de Vède] demanda au **meunier** » (chap. XXX, p. 85). On peut aisément supposer que le meunier est celui du Moulin du Pont [Fig. 16] qui a été lui aussi victime du pillage des gens de Picrochole partis ensuite se retrancher à La Roche-Clermault. Lorsqu'il retourne présenter l'offre financière de Grandgousier, en chemin, Gallet fait « cueillir **près de la Saulaie** force grands rameaux de cannes et roseaux » (chap. XXXII, p. 89).



Fig. 16. Ruines du Moulin du Pont. Cliché M.-L. Demonet.

Le parcours de Gargantua (chap. XXXIV-XXXVII)

Gargantua arrive promptement de Paris pour venir en aide à son père : on le retrouve au **Pont de la Nonnain**, ce qui rend crédible son itinéraire (arrivée par le nord). Il subsiste des restes de ce pont qui était situé au sud de Chinon, dans le faubourg Saint-Jacques³⁹. Gargantua fait étape à **Parillé**, chez un métayer. Ce dernier lui raconte alors le parcours de Tripet (**bois de Vède, Vaugaudry, pressoir Billard**) tout près de Parillé, « mais Ponocrates lui conseilla qu'ils se transportassent vers le seigneur de **La Vauguyon** » [Fig. 17] : le « mais » est important car il signale que la troupe de Gargantua va prendre une autre direction, plus stratégique qu'une éventuelle confrontation directe avec la troupe de Tripet. La toponymie romanesque rejoint là encore la cartographie réelle.

³⁹ <http://www.litteratur.fr/rabelais-en-touraine/chinon/>; photographie sur le site *Litteratur* de Pierre-Marie Danquigny.



Fig. 17. Château de La Vauguyon. Cliché C. Stoëri.

Au chapitre XXXVI, Gargantua décide d'aller attaquer les ennemis « tous épars et mal en ordre ». En route pour le « **château du Gué de Vède** » (titre du chapitre), c'est là que le jument de Gargantua « pissa pour se lâcher le ventre » et « dérivait tout le pissat au **gué de Vède** » (p. 100). Gargantua se trouve alors sur les hauteurs du Bois de Vède (entre La Vauguyon, d'où il vient, et le Gué de Vède qu'il va passer), ce qui est confirmé juste après puisqu'il arrive « à l'endroit du **bois de Vède** » (*ibid.*). Le « déluge urinal » extermine une grande partie des ennemis, « exceptés aucuns [quelques-uns] qui avaient pris **le chemin vers les coteaux** à gauche » (*ibid.*) : si l'on se réfère à la position de Gargantua, la gauche indique la direction de La Roche-Clermault et peut-être que « **les coteaux** » désigne le hameau du même nom. Le « château du gué de Vède » dont il est question ici est difficile à identifier : il pourrait correspondre à l'actuel **château de la Raisonnaire** (demeure du XVI^e siècle) se trouvant à l'orée du Bois de Vède, sur les hauteurs de la rive droite de la Vède (actuel Négron) [Fig. 18 et 19].



Fig. 18. Le château de La Raisonnaire, le Bois de Vède, Cénais. Cliché C. Stoëri.



Fig. 19. Le Château de La Raisonnaire et le Bois de Vède. Cliché C. Stoëri.

« De là [du château] partant arrivèrent au **pont du moulin** » (p. 101) qui donne sur le gué qu'ils vont passer pour rejoindre « peu de temps après » le « **château de Grandgousier** »

(chap. XXXVII, p. 102) dont on a déjà pu établir la correspondance avec **La Devinière**. Cette correspondance est ici confirmée par le circonstant de temps qui indique la proximité du château de Grandgousier et du Gué de Vède [Fig. 20]. Ce gué est du reste maintes fois traversé au cours des affrontements.



Fig. 20. Le ruisseau de Vède (Négron) et la saulaie. Cliché C. Stoëri.

Des lieux à proximité sont encore mentionnés au chapitre XXXIX par frère Jean durant les joyeuses ripailles et retrouvailles chez Grandgousier : « **Coulaines** » (château, Beaumont-en-Véron), « monsieur de **la Bellonnière** » (château, Cravant-les-Coteaux) et « Monsieur de **Maulévrier** » (château à Lerné).

Divers mets pour ce festin célébrant le retour de Gargantua ont été offerts par des proches et alliés de Grandgousier (chap. XXXVII) : l'abbé de **Turpenay** (ancienne abbaye bénédictine, rattachée à la commune de Saint-Benoît-la-Forêt), le seigneur de **Grandmont** (fief situé dans la paroisse de Chinon) et le seigneur des **Essards** (dans celle de Benais, au nord-ouest de Langeais).

Signalons le parcours des pèlerins rescapés de la bouche de Gargantua qui parviennent à échapper au flot urinaire du géant, « passant de là par l'orée de la touche [...] De là issus, pour le reste de celle nuit couchèrent en une loge près du **Coudray** [...] » (chap. XXXVIII, p. 105-106), peut-être une de ces loges de vigne encore visibles.

Les mouvements de troupes (chap. XLII-XLVII)

La troupe de Gargantua part au combat armée de pied en cap : c'est alors que frère Jean, tandis qu'il harangue ses camarades, passe « sous un noyer tirant **vers la Saulaie** » et y reste accroché par la visière de son heaume ; l'humiliante mésaventure se termine bien et les « nobles champions » « s'en vont joyeusement tenant **le chemin de la Saulaie** » (chap. XLII, p. 115-116).

La troupe picrocholine de Tyravant, composée de 1600 cavaliers, est envoyée à la chasse au diable Gymnaste. Les soldats courent « jusque près de **La Vauguyon** et **La Maladrerie**, mais oncques ne trouvèrent personne à qui parler. Donc ils repassèrent par le dessus, et en la loge et tugure [abri] pastorale, **près du Coudray**, trouvèrent les cinq pèlerins. [...] Descendus de là vers **Seuilly**, furent entendus par Gargantua » (chap. XLIII, p. 117). Une nouvelle fois, le parcours des cavaliers ennemis est vraisemblable et traçable sur la carte. La « Maladrerie » est identifiable à la Maladrerie Saint-Lazare, ancienne léproserie au sud de Chinon dont le nom est resté au hameau, à proximité de La Vauguyon. Frère Jean, toujours prompt au combat, va au-devant des ennemis et c'est là qu'il va être fait prisonnier. Gargantua reste à couvert « sous les noyers » (p. 118), puis les ennemis, le pensant en fuite, « coururent vers **les Noirettes** » (*ibid.*), où Gargantua les attend en embuscade (« tenons le chemin en bon rang », dit-il, p. 119). Ces « Noirettes », vallée de jeunes noyers, ne sont pas clairement identifiées, mais nous nous trouvons à proximité et en contre-bas de Cinais et du « Camp des Romains ». L'indication donnée au chapitre suivant confirme cette position des troupes car les deux archers qui gardent le moine « toujours regardaient vers la vallée en laquelle ils [la troupe de Tyravant] descendaient » (chap. XLIII, p. 119).

Après cette escarmouche, la troupe de Gargantua est de retour chez Grandgousier et le moine fait une entrée tonitruante, accompagné des pauvres pèlerins rescapés. Ces derniers sont originaires du Berry : ils sont de « **Saint-Genou** », abbaye bénédictine près de Châteauroux et de paroisses en dépendant (Palluau, Onzay, Argy et « Villebrenin », nom réel rendu comique par métathèse). Leur pèlerinage est l'occasion d'une verte critique envers les « caphards » qui prétendent que certains maux sont dus à des saints : Grandgousier a ainsi chassé de **Cinai** un de ces « caphards » qui prêchait « que saint Antoine mettait le feu aux jambes » (chap. XLV, p. 122-123). La proximité de l'origine des pèlerins place le site dans une plus vaste géographie. En élargissant ainsi le périmètre, Rabelais souligne l'aspect référentiel des lieux du récit, que le visiteur peut vérifier.

Les confédérés de Grandgousier offrent une généreuse assistance que le roi refuse puisqu'il compte mettre fin à cette guerre par la stratégie, sans déployer les grands moyens. La liste de ces vassaux est vaste et longue, et le narrateur souligne ainsi que tout le pays s'allie et fait allégeance au bon roi :

[...] ceux de Bessé, du Marché vieux, du bourg Saint-Jacques, du Raineau, de Parillé, de Rivière, des roches saint Paul, du Vau Breton, de Pontille, du Bréhémont, du pont de Clam, de Cravant, de Grandmont, des Bourdes, de la Villaumaire, de Huismes, de Ligré, de Ussé, de Saint-Louant, de Panzoust, des Coudreaux, de Véron, de Coulaïnes, de Chouzé, de Varennes, de Bourgueil, de l'Île Bouchard, du Croulay, de Narçay, de Candès, de Montsoreau, et autres lieux confins [...]. (chap. XLVII, p. 126-127)

Cette liste impressionnante dresse une cartographie mentale du pays et de ses environs en élargissant le périmètre dans toutes les directions, ce qui est flagrant lorsqu'on place tous ces lieux sur une carte [Fig. 21] :



Fig. 21. Les lieux de la guerre picrocholine (Google maps), site [ReNom](#).

Grandgousier se contente de réquisitionner ses légions venues de « ses places de **La Devinière**, de **Chavigny**, de **Gravot**, et **Quinquenais** » (*ibid.*). Cette courte liste, contrastant nettement avec la précédente, montre que Grandgousier se refuse à employer davantage de troupes puisque cette guerre « n'est que superficielle [superficielle] » comme il vient de l'affirmer (chap. XLVI, p. 125), et rappelle ses propriétés qu'il partage avec la famille Rabelais.

L'assaut final et la déconfiture de Picrochole (chap. XLVIII-XLIX)

Gargantua prend la tête de l'armée et « son père demeur[e] en **son fort** » (chap. XLVIII, p. 129). La Devinière, qui, dans sa version fictive, était déjà un château, devient ici, en contexte guerrier, une place forte. La troupe se déplace vers La Roche-Clermault et passe à nouveau le **Gué de Vède**. L'assaut est immédiatement donné : « Alors [Gargantua] amène toute son armée en plein camp, mettant les subsides du côté de la montée » ; tandis que frère Jean, accompagné de soldats, « travers[e] les marais, et gagn[e] au dessus le **puy** jusqu'au **grand chemin de Loudun** » (*ibid.*). « Le puy » désigne la ferme du **Peu-Girard** au sud-est de La Roche-Clermault (aujourd'hui reconverte en gîte) et la direction de Loudun confirme cette position : la cartographie réelle (largement ignorée à l'époque) indique que frère Jean se prépare à prendre l'ennemi à revers. Une nouvelle fois, la géographie réelle aide le lecteur et le promeneur à pleinement saisir le déroulement de la bataille.

Les troupes picrocholines sont vite défaites par les tirs de Gargantua et l'assaut de frère Jean à l'opposé de la forteresse. Face à cette attaque savamment organisée, les troupes de l'ennemi, en désordre, tentent de fuir. Picrochole parvient « jusque **près Vaugaudry** », où Gargantua sonne la retraite (chap. XLVIII, p. 131). Le mauvais roi continue « vers **l'Île Bouchard**, et au chemin de **Rivière** son cheval broncha par terre [...] » (chap. XLIX, p. 131) [Fig. 22] :



Fig. 22. Les bords de la Vienne à Rivière. Cliché C. Stoëri.

sa déconfiture est totale car lorsqu'il veut remplacer sa monture par un âne « du **moulin** qui là auprès était », il se fait battre et détrousser par les meuniers. Il poursuit sa misérable route en « passant l'eau au **Port-Huault** » pour terminer sa course à Lyon — où se trouve alors Rabelais — dans l'attente, évidemment vaine, de son retour en grâce à la venue des « coquecigrues » (animal chimérique). Son parcours n'est guère cohérent avec la géographie réelle puisque le hameau de Port-Huault se situe au nord-ouest d'Azay-le-Rideau, le long de l'Indre, et que Rivière et l'Île-Bouchard sont beaucoup plus au sud, le long de la Vienne. Picrochole descend donc vers le sud-est pour remonter ensuite vers le nord et finir sa course à Lyon : cette désorientation spatiale pourrait être le symptôme de son désordre mental.

Après les hostilités (chap. L-LII)

Gargantua fait inhumer les morts ennemis « en la **vallée des Noirettes**, et au **camp de Bruslevieille** » (chap. LI, p. 136). Henri Clouzot émet prudemment l'hypothèse qu'il s'agisse du « Camp des Romains » situé au nord de Cinais, ce qui est confirmé par l'article de Raymond Mauny sur cet ancien site néolithique, témoin important d'une occupation ancienne (gauloise puis gallo-romaine) et digne d'être préservée : les dalles, menhirs et cromlechs peuvent suggérer des pierres funéraires, et la tradition locale leur attribue des relations avec saint Martin : un menhir conserve la trace de sa mule, un autre serait son siège [Fig. 23]⁴⁰.



Fig. 23. Menhir du « Camp de Bruslevieille » (Camp des Romains ?) à Cinais. Cliché M.-L. Demonet

⁴⁰ Note 11, p. 396 de l'édition Lefranc. Raymond Mauny, « Le "Camp des Romains" à Cinais », 1976, qui suppose que cette appellation remonte au XVIII^e siècle (p. 974).

Le géant récompense ensuite les vainqueurs :

[...] à chacun d'eux donna [...] ses châteaux et terres voisines [...] : à Ponocrates donna **La Roche-Clermault**, à Gymnaste **Le Coudray**, à Eudémon **Montpensier**, **Le Rivau** à Tolmère, à Ithybole **Montsoreau**, à Acmas **Candes**, **Varenes** à Chironacte, **Gravot** à Sébaste, **Quinquenais** à Alexandre, **Ligré** à Sophrone, et ainsi de ses autres places. (chap. LI, p. 137)

Pour finir, l'abbaye de Thélème, offerte à frère Jean après son refus de se voir offrir successivement les abbayes de **Seuilly**, **Bourgueil** et **Saint-Florent**, est assez précisément située au chapitre LII : « [Gargantua] offrit tout son pays de Thélème le long de la rivière de **Loire**, à deux lieues de la **grande forêt du Port-Huault** [forêt de Chinon] » (chap. LII, p. 137).

Il existe un *jeu* entre les lieux désignés dans le roman et les lieux de la région, soit tout simplement parce que ces derniers ont changé au fil du temps (comme La Roche-Clermault), soit parce que Rabelais donne aux premiers des noms fictifs (le « Capitoly » de Picrochole se situe à Lerné, mais a-t-il seulement un référent réel ?) ; ou encore parce que l'auteur ne fait pas preuve d'un réalisme topographique ou toponymique absolument rigoureux. La carte romanesque ne se limite pas à la carte géographique, les noms imaginaires (Capitoly, Papeligosse) complètent la carte du théâtre de la guerre picrocholique et des lieux plus lointains lui donnent un voisinage qui la rend encore plus crédible. Les lieux rabelaisiens viennent ainsi enrichir le paysage chinonais d'une épaisseur, d'une couche de fiction que le lecteur peut aisément projeter dans un espace où la plupart d'entre eux sont repérables et d'autres à reconstituer, à supposer ici ou là. Ce jeu de reconnaissances et de reconstitutions a, à l'évidence, besoin de la préservation du paysage, de ses vues, pour pouvoir s'exercer.

3.4. Les éléments de paysage et la dynamique romanesque

Afin de dessiner le paysage, Rabelais utilise essentiellement des mentions de noms de lieux ainsi que des indications géographiques et topographiques : très peu de descriptions sont présentes dans le roman. Ces mentions servent la dynamique du récit : elles indiquent les multiples déplacements des personnages. Elles sont dynamiques aussi au sens où elles mobilisent le lecteur pour qu'il s'imagine le paysage, et, afin d'y parvenir, la connaissance du paysage réel enrichit la représentation des lieux : « allez y voir », comme le dit Rabelais dans le *Quart Livre*. Le paysage n'est pas décrit, il se construit par la mention des lieux réels.

Certains lieux situés dans cette aire ou voisins sont seulement mentionnés dans l'épisode : rien ne s'y passe de l'intrigue (Chavigny, Maulévrier, Coulaines...). Ils apparaissent dans des récits secondaires ou sont mentionnés comme proches. Ils participent à l'élaboration de la géographie romanesque puisqu'ils contextualisent les hauts-lieux de la guerre picrocholique en les inscrivant dans un territoire réel élargi.

Ce qui ressort du paysage chinonais à la lecture du roman, c'est son vallonnement. Nombre d'indices de lieu signalent ces reliefs : les personnages montent et descendent durant l'épisode (les troupes de Picrochole descendent du Coudray vers Seuilly, le « pissat » dévale du Bois vers le Gué de Vède ou des hauteurs de La Devinière), coteaux et vallées sont nommés à plusieurs reprises. Le paysage romanesque se construit entre des points fixes situés en hauteur et des mouvements « par monts et par vaux » suivant plusieurs routes.

Les points fixes visibles sont des *hauts-lieux* de la guerre : parce qu'ils dominent et sont stratégiques et parce que des épisodes entiers s'y déroulent. Ainsi le château de La Roche-Clermault est-il choisi par Picrochole « car le lieu était fort et par art et par nature, à cause de la situation et assiette » (chap. XXVII, p. 82) ; il constate à son tour que la ville « était en lieu haut et avantageux » (chap. XLVIII, p. 129), et le narrateur souligne la hauteur et la solidité de ses murs dans le même chapitre. Le paysage est en effet circonscrit par ces différentes places fortes mutuellement visibles : du Coudray-Montpensier on peut nettement voir les hauteurs de La Roche-Clermault, Cinais, La Devinière, Seuilly, Lerné ; La Raisonnaire, pourtant moins haute, à

l'orée du Bois de Vède, n'en est pas moins visible de La Devinière, de Cinais ou de La Roche-Clermault.

D'autre part, les lieux « dynamiques », routes et vaux, ont une grande importance dans l'épisode. De nombreux événements s'y déroulent, c'est souvent « en chemin » que des « rencontres » se font : la rixe à l'origine de la guerre a lieu sur le chemin entre Lerné et Chinon, Gymnaste rencontre Tripet en chemin, l'escarmouche face à la troupe de Tyravant a lieu « au grand chemin », etc. Les personnages sont presque constamment en mouvement, l'itinéraire de Gargantua entre Paris et La Devinière en est un exemple. Son itinéraire n'est décrit en détail qu'à partir du moment où il entre dans le périmètre de la guerre, lorsqu'il passe le Pont de la Nonnain.

Les déplacements sont toujours prompts et le narrateur le souligne régulièrement, souvent en début de chapitre. Le périmètre est restreint, ce qui permet des déplacements rapides d'un lieu à l'autre : Gargantua quitte Paris « soudain » et le narrateur fait une ellipse sur son voyage puisqu'il a « ja [déjà] passé le pont » au début du chapitre XXXIV. Après la bataille du Gué de Vède, au début du chapitre XXXVII, il y a peu avant l'arrivée de Gargantua à La Devinière : « Issus la rive de Vède, peu de temps après arrivèrent au château ». Il en va de même lorsque les soldats de Picrochole se mettent en branle à la suite de la rixe : « Le bourg ainsi pillé, se transportèrent en l'abbaye » (début du chap. XXVII). Ces adverbes de temps réduits, ces tours utilisant le participe passé signalent la rapidité d'accomplissement des déplacements et les courtes distances parcourues.

Ces deux types de mentions (fixes et dynamiques) permettent de dessiner le paysage de la guerre : ce sont des repères qui construisent cartographie, géographie et topographie, qui permettent la représentation mentale du paysage romanesque.

Un autre aspect du paysage est saillant à la lecture, qui a partie liée à son vallonement, c'est sa variété. Il est en effet question du relief mais le paysage des romans est aussi semé de bois, de saules ou de noyers qui dessinent des contours, dressent des frontières naturelles et agissent comme des points de repère ou des ponctuations dans le récit. Les vignes et les clos ont également ce rôle, les parcelles de vignes sont en effet de taille beaucoup plus modeste à l'époque de Rabelais qu'aujourd'hui, et rapprochent territoire et terroir : on sait l'importance que revêt le vin dans les romans rabelaisiens. Le clos de Seuilly est le théâtre du massacre perpétré par frère Jean, les bergers sont « occupés » à garder les vignes et le vin du « clos de La Devinière » est particulièrement succulent, tout comme « ce bon vin breton, lequel point ne croît en Bretagne, mais en ce bon pays de Véron » comme le dit Gargantua (chap. XIII, p. 41) [Fig. 24].



Fig. 24. L'abbaye de Seuilly à la fin du XVII^e siècle, gravure de la collection Gaignières. BnF Gallica.

Le Gué de Vède est passé et repassé par les alliés comme par les ennemis et n'est qu'un exemple des nombreux cours d'eau qui traversent le paysage à proximité de la Vienne. Cette rivière est mentionnée, comme la Loire et l'Indre (qui passe à Port-Huault), pour ses grasses prairies qui nourrissent avantageusement les troupeaux. Le pays est largement irrigué de nombreux ruisseaux, de zones humides et marécageuses (comme au-dessous du Pont de la Nonnain) et ponctué de moulins à eau notamment (comme le Moulin du Pont).

Les noyers marquent le paysage et le roman : c'est à un noyer que se trouve pendu par maladresse frère Jean, c'est « sous les noyers » que Gargantua guette la troupe de Tyravant et vers « le noyer grollier » de La Devinière que Gargantua libère les pèlerins avec son cure-dents. Ce même « noyer grollier » est mentionné par Panurge au *Tiers Livre* : « le bon vin blanc du cru de la Devinière, en la plante du grand Cormier, au dessus du Noyer grollier » (chap. XXXII, p. 455). La description est plus précise que ne l'est celle du narrateur de *Gargantua* (il mentionne « la plante » sans plus de précision et sans donner la position du noyer) : Panurge dessine un petit tableau idyllique de La Devinière d'où est extrait le vin qui a servi à confectionner le merveilleux hypocras qu'il sert obséquieusement au médecin Rondibilis. La Devinière acquiert, transposée dans le roman, une plasticité fictionnelle : elle devient tour à tour château de plaisance, lieu de réjouissances diverses, et château-fort lorsque le combat fait rage. La métairie des Rabelais, située de surcroît au centre du paysage de *Gargantua*, comme la Saulaie, est présentée comme un lieu idéal puisque son seigneur, Grandgousier, est un souverain idéalisé et parce qu'elle est le lieu de diverses agapes.

La saulaie est un lieu topique dans la littérature amoureuse notamment. Elle représente une sorte de *locus amoenus* (lieu plaisant) où l'on converse, s'ébat mais aussi où l'on recherche la solitude⁴¹. Rabelais conserve ce trait bucolique et idyllique, mais le détourne en faisant de sa Saulaie le lieu des agapes de Grandgousier et aussi le lieu du fantaisiste accouchement de Gargamelle, « là herbée sous la Saulaie » (début du chap. V).

Après dîner, tous allèrent pêle-mêle à la Saulaie, et là, sur l'herbe drue, dansèrent au son des joyeux flageolets et douces cornemuses tant baudement [allègrement] que c'était passe-temps céleste de les voir ainsi se rigoler. (fin du chap. IV, p. 17)

Elle reste un endroit agréable puisque le narrateur y dresse un tableau festif, mais elle n'est plus attachée au caractère galant qu'elle présente dans la littérature amoureuse ou bucolique. Elle demeure un lieu idéal : elle est arborée et se trouve au bord d'un cours d'eau, cependant sa « grâce » est devenue grasse, notamment par l'abondance de viande consommée.

La liesse se poursuit au chapitre suivant qui relate les « propos des bienyvres » (chap. V) et la scène festive est rappelée ensuite dans l'épilogue bucolique de la rixe avec les fouaciers : « Ce fait, et bergers et bergères firent chère lie avec ces fouaces et beaux raisins, et se rigolèrent ensemble au son de la belle bouzine [cornemuse] » (chap. XXV, p. 75).

Dans le Prologue du *Quart Livre*, le Tourangeau Couillatris, originaire de Gravot, investit dans la terre, véritable manne contrairement à l'or ou aux espèces car, grâce à ses acquisitions, « en peu de temps fut le plus riche homme du pays : voire plus que Maulévrier le boiteux ». Les terres qu'il achète sont typiques des territoires et paysages de Rabelais et on y retrouve la « saulaie » :

Il en achète force métairies, force granges, force censes [fermes], force mas, force bordes et bordieux [métairies], force cassines [fermes] : prés, vignes, bois, terres labourables, pâtis, étangs, moulins, jardins, saulaies [...] (Prologue, p. 532)

Après les habitations diversement nommées, suit une liste d'éléments caractéristiques du paysage chinonais déjà présents dans *Gargantua* (les prés et pâturages, les vignes, bois, saulaies) et typiques

⁴¹ On retrouve, par exemple, dans *Le Livre du duc des vrais amants* de Christine de Pizan (1403-1405) la saulaie comme lieu de rendez-vous galant. Le duc raconte le moment où il tombe amoureux de sa « Dame » : « Soubz l'ombre d'une saussoie,/ Ou le ru d'une fontaine/ Court bel et cler par certaine/ Voye faicte et entaillée/ Par maistrice, soubz feuillée,/ Sur l'erbe vert et menue » (v. 186-191). Chez Maurice Scève, en 1547, ce lieu devient celui de la retraite mélancolique à la suite à une déception amoureuse dans *Saulsaye, Églogue de la vie solitaire*.

de la région (qui regorge de divers types de moulins). Couillatris investit aussi dans des « jardins » : quoi de plus normal dans le « jardin de la France »... De plus, le passage se poursuit avec une liste d'animaux d'élevage : « bœufs, vaches, brebis, moutons, chèvres, truies, porceaux, ânes, chevaux, poules, coqs, chapons, poulets, oies, jars, canes, canards, et du menu ». Le paysage est ainsi complet et dresse un portrait de la région.

Dans *Gargantua*, on retrouve une liste similaire qui dresse l'« horrible » constat des pillages perpétrés par l'armée de Picrochole :

[...] sans ordre ni mesure prirent les champs les uns parmi les autres, gâtant et dissipant tout par où ils passaient, sans épargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré ni profane, emmenaient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs : poules, chapons, poulets, oisons, jars : oies, porcs : truies, gorettes : abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, croulant tous les fruits des arbres. C'était un désordre incomparable de ce qu'ils faisaient. (chap. XXVI, p. 76)

L'abondance vertigineuse des élevages pillés est soulignée par le soin que le narrateur prend de nommer des « familles » entières (mâles, femelles et petits). Cette précision comique signale néanmoins un pays où les ressources abondent, elle est de plus tout à fait vraisemblable et cohérente avec les ressources naturelles de la Touraine. On y retrouve les noyers et les vignes ainsi que les vergers qui parsèment le paysage chinonais.

Le paysage est présent non au travers de descriptions détaillées mais comme théâtre de la guerre picrocholine et comme cœur de celle-ci. Les diverses mentions des lieux, des données topographiques, donnent vie au passage en en soulignant la dynamique ; les mouvements et acteurs de cette guerre sont localisés et localisables pour le lecteur muni d'une carte. La représentation romanesque se fait donc sans besoin de description, mais la connaissance des lieux rabelaisiens aide à mettre en images le roman. L'idéal incarné par le généreux Grandgousier, par inversion du rapport entre le réel et le fictif, valorise le paysage chinonais devenu son royaume sans partage après la défaite de l'atrabilaire Picrochole.

4. L'idée du paysage au XVI^e siècle [Marie-Luce Demonet]

Grâce aux documents d'archives, départementales et municipales, et notamment grâce à la base d'actes transcrits et numérisés *De Minute en minute* (Pierre Aquilon, CESR)⁴² ; grâce aux travaux des historiens (Bernard Chevalier) et des érudits locaux, d'étudiants en architecture (mémoires dirigés par Jean Guillaume et Alain Salamagne), en histoire et en histoire de l'art, portant sur les éléments qui composent le paysage de l'époque (châteaux, bois, fermes, friches, guérets, pâtures, moulins à eau et à vent, métairies, loges, pressoirs, gués...) ; grâce aussi aux noms significatifs traditionnels (launay, saulaie, noirette, puys, carrois), il est possible de reconstituer mentalement et géographiquement les différents plans et points saillants de ce coin du Chinonais. Les spécialistes de Rabelais ont été longtemps en quête d'éléments réels, et, même si ce type de recherche a connu une éclipse notable pendant toute la période où les études littéraires ont été dominées par une approche surtout textuelle (1970-2000), des articles de la *Revue des Études Rabelaisiennes*, des *Études Rabelaisiennes*, le *Bulletin de la Société des Amis de Rabelais et de La Devinière*, la *Revue du Vieux Chinon*, et différents sites d'inégal intérêt ont entretenu le rapport entre l'homme, l'œuvre et les lieux. La récente biographie de Mireille Huchon a tiré parti des documents retrouvés, laissant de côté des pistes plus anciennes évoquées par les travaux de Lazare Sainéan, Abel Lefranc, Jean Plattard et Henri Clouzot.

Les cartes et plans anciens (depuis les premiers atlas du XVI^e siècle jusqu'au cadastre napoléonien, en passant par les cartes de Cassini), malgré leur imprécision, sont bien utiles pour situer les lieux mentionnés par Rabelais, de même que les sites qui mettent en regard la

⁴² Intégrée désormais au site et au projet [ReNuMar](#).

cartographie ancienne et les représentations modernes. Gravures, peintures, miniatures, figurations diverses (par exemple les représentations de La Devinière, La Roche-Clermault, Le Coudray-Montpensier dans la collection Gaignières de la Bibliothèque nationale, vers 1680) sont maintenant accessibles en ligne pour la plupart, et le Musée de La Devinière, le Musée de Chinon, le site Gallica et les catalogues d'expositions anciennes et récentes reproduisent un très grand nombre de documents, ainsi que les éditions originales des œuvres de Rabelais ([BVH](#)).

L'invention du paysage à la fin du Moyen-Âge

Les historiens du paysage se sont longuement interrogés sur cette prise de conscience, qui paraît assez nouvelle en Occident, d'une notion qui nous paraît si banale, celle de *paysage*. Certains y associent la conscience archaïque de cette force qu'est la Nature visible, animée encore à cette époque d'esprits familiers, voire de démons et de lutins, qui hantent sources, ruisseaux, grottes, promontoires, montagnes et forêts. L'émotion esthétique, l'effet plaisant ou inquiétant d'un paysage sur les individus ou sur les peuples, semblent tardifs et soumis à l'évolution du « sentiment de la Nature » que l'on date plutôt du XVIII^e siècle. Au temps de Rabelais, et même si elle est encore traversée de forces occultes, la Nature est de moins en moins spirituelle et magique, de plus en plus anthropomorphique, émotionnelle, soumise aussi à une approche scientifique tout autant que stratégique. On veut savoir où construire sa maison ou son château, ou même sa chaumière, de façon à éviter la prise au vent des toitures, l'exposition des troupeaux aux tempêtes, au soleil et aux orages, et tous les traités d'architecture ou de « maisons rustiques » de l'époque utilisent le savoir ancestral qui transmet les connaissances sur les points cardinaux, les vents dominants, la fertilité des terroirs qui vont accueillir pâtures, vignes, blé, ou rester en forêt giboyeuse. Les leçons de *l'Architecture* de Vitruve sont imprimées, agrémentées de gravures, et rapidement dépassées par un savoir pratique accumulé pendant tout le Moyen-Âge ou importé d'autres contrées (Italie, Allemagne, pays d'Orient).

L'autre facteur majeur regarde avant tout l'homme, les hommes de guerre et leurs déplacements : il faut pouvoir surveiller la marche de l'ennemi, les invasions, tout en restant proche des points d'eau qui dans cette région sont surtout dans les vallées. L'eau, qui peut être en période de crue un véritable obstacle, comme la mention récurrente du Gué de Vède le laisse penser.

Pour certains historiens, il y a longtemps que le paysage des pays tempérés n'est plus naturel, mais construit, non seulement parce que l'homme y habite et l'a transformé, mais parce qu'il ne l'a longtemps vu qu'à travers les besoins de la conquête et de la subsistance. Or l'époque de Rabelais voit se répandre un idéal nouveau de la Nature conçue comme un jardin, qui, comme à Thélème, comprend un « jardin de plaisance », un potager, un « verger plein de tous arbres fruitiers, tous ordonnés en ordre quinconce », et un parc « foisonnant en toute sauvagine [gibier] ». Rabelais n'y met pas de « clos » de vigne, ce qui se conçoit : en effet, si Thélème est imaginativement localisée sur la rive Sud de la Loire, quelque part du côté de Bréhémont et d'Ussé, le terrain est plus propice aux pâturages et aux chènevières qu'à la vigne.

Tel n'est pas le paysage du Chinonais, et il ne semble pas vu comme un jardin unique, mais bien comme une contrée aux multiples visages. Celui de la paix évoquée lors de la naissance de Gargantua sous la saulaie à la fin de l'hiver, lorsqu'après avoir tué le cochon on fait une bonne ripaille avant l'entrée en Carême, mais, lorsqu'à l'automne les bergers mangent les premiers raisins, le paysage devient le trajet du commerce et de l'échange. Celui de la guerre qui traverse, détruit, renverse les maisons et ravage les clos à cause de cette frénésie du gain et de la possession qui trouble les esprits.

La littérature de l'époque, en revanche, a fait la part belle à la belle nature, mais les lecteurs modernes lui reprocheraient volontiers, non sans raison, d'être stéréotypée, décrite d'après Virgile, Hésiode et Pétrarque, un paysage plutôt méditerranéen planté d'oliviers, de myrtes et d'acanthes. Or les poètes de la Renaissance, que ce soit en Italie, dans l'Europe du Nord ou en

France, commencent à s'écarter de ces modèles même s'ils les ont toujours au bout de la plume : Du Bellay transfère ce qu'il a lu chez Virgile et Pétrarque dans son Anjou et Ronsard dans son Vendômois. Le terroir de Touraine, ce « jardin de France » comme dit Panurge dès le tout premier *Pantagruel*, prend une valeur qui tient à la fois de la conscience du passé et des promesses d'un règne heureux comme celui de François I^{er}, du moins en 1532 : vingt ans plus tard, lorsque commence le règne de Henri II, la vision est moins optimiste et les paysages sont devenus des îles plus ou moins désolées, où il ne fait pas bon s'attarder.

On pourrait dire qu'au mot « paysage », peu utilisé en français au XVI^e siècle, correspondent la « vue » pour le plaisir, recherchée pour elle-même. Montaigne, deux générations après Rabelais, en donne une bonne idée, lui qui transforme une tour de garde en bibliothèque parce qu'elle a justement un plaisant « prospect » sur trois côtés, et ce n'est plus pour voir arriver les ennemis. En Italie, il prend soin de choisir des chambres avec vue. De La Devinière, si l'on fait abstraction de haies parfois trop hautes, le « prospect » est également plaisant, puisqu'on voit Chinon, La Roche-Clermault, l'imposant château du Coudray, le haut du clocher de Seuilly [Fig. 25].



Fig. 25. Seuilly et Le Coudray-Montpensier depuis La Devinière. Cliché C. Stoëri.

Toutefois les premiers récits de voyage en France et en Europe, comme le *Journal* de Montaigne, montrent que les voyageurs s'intéressent d'abord à la dimension économique d'un paysage : on n'aime guère les déserts, les terrains pierreux, et encore moins les montagnes ; en revanche les « montagnettes », les buttes, les collines permettent de surplomber et de dominer sans risquer d'être assailli par la nature ou par les hommes, et elles offrent des expositions variées aux cultures qui demandent plus ou moins de soleil ou d'ombre. Le *Voyage d'Outremer* de Jean Thénau (1512) s'attarde surtout sur les difficultés du voyage au Levant et sur la présence des monuments, notamment anciens : dès cette époque le voyageur collectionne les antiquités, qu'il acquiert (comme le cardinal Du Bellay) ou décrit, comme Rabelais dans cette *Topographie de Rome* qu'il publie en 1534 (sans carte), en la focalisant sur les monuments de la Rome antique.

Même si les régions célèbres pour leurs monuments attirent ces « antiquaires », le voyageur de la Renaissance est intéressé par la diversité des coutumes plus que par le relief, sauf si celui-ci occasionne des difficultés. On veut savoir si une campagne promet des récoltes et du bétail en abondance, si elle porte la trace du labeur humain, du défrichage, de l'irrigation, de la captation de l'énergie par les moulins ; si elle montre peu de sauvagerie et beaucoup d'« industrie » au sens de l'époque, c'est-à-dire de l'activité du génie humain. Cet équilibre entre la nature et cette « industrie », conservé en grande partie jusqu'au milieu du XX^e siècle dans la région, est désormais sérieusement menacé.

L'évolution de l'art pictural témoigne de cette transformation et de cette appropriation de la « vue » pour le plaisir de la variété et de l'abondance. On date l'apparition du paysage dans les arts plastiques vers 1415, sous deux formes : réaliste chez les peintres du Nord, plus fantastique chez les peintres italiens, les uns influençant les autres et réciproquement. On commence à voir des représentations de paysages réels en fond de portrait, dans les miniatures, les lettres ornées,

comme dans les *Très riches Heures du duc de Berry* et les miniatures de Fouquet. Le paysage italien imaginaire avec ruines, tellement apprécié qu'il envahira pour plusieurs siècles la peinture occidentale, n'est pas mentionné chez Rabelais avant le *Quart* et le *Cinquième Livre*, lorsque l'imitation du *Songe de Poliphile*⁴³ sera aussi l'imitation de ses ruines de rêve avec l'île des Macréons, son cimetière et ses épitaphes (*Quart Livre*), et le Temple de la Bouteille qui représente des paysages méditerranéens sur ses mosaïques (*Cinquième Livre*). Le paysage n'est plus le décor du récit, il est un décor dans le décor.

L'anthropomorphisme dans le paysage se manifeste aussi dans la cartographie qui se développe précisément à cette époque, empruntant un vocabulaire que nous réservons à l'humain : des « portraits » d'une ville comme de ses maires ou de ses hommes illustres. Outre les grandes cartes de villes, de principautés et de royaumes, apparaissent aussi des représentations de dimensions qui correspondent aux provinces : la première carte de la Touraine (Bouguereau) date de 1592 et permet de visualiser un ensemble équilibré entre forêts, champs, vignes, habitations, églises [Fig. 26]. C'est la naissance de ce qu'on appelle la « chorographie », l'échelle plus réduite de la cosmographie, qui représente des pays entiers, voire l'ensemble du monde connu.

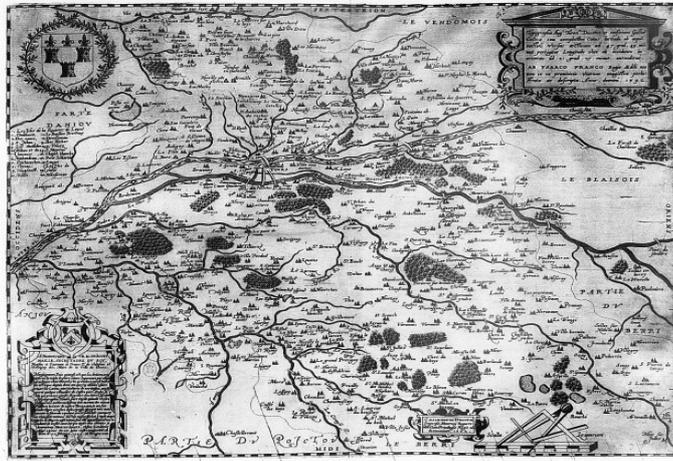


Fig. 26. La Touraine selon l'Atlas Bouguereau (1592).

On n'a pas attendu Ronsard pour que la nature soit habitée symboliquement par l'homme : les poètes de la génération de Marot – et donc de Rabelais – ont exercé leur imagination érotique en faisant du paysage un corps de femme désirable, ou de la femme un paysage non moins désirable : on ne compte plus les collines-mamelons avec leurs boutons, ou les croupes-collines plantées de petits bois suggestifs, de sources désaltérantes. Le recueil des *Blasons anatomiques du corps féminin* (vers 1530) en donne une idée. De même, le mobilier de pierre et les traces du géant Gargantua (palets, chaises, bottes, tables) permettent au paysage d'être habité par une sorte de demi-dieu familier et inquiétant à la fois.

* * *

Rabelais semble finalement peu sensible à « l'esthétique de la variété », ce maniérisme associé au groupe de la Pléiade et à l'École de Fontainebleau. Le paysage chinonais relève dans *Gargantua* d'une autre grâce et d'une autre inspiration, qu'on pourrait dire « rustique » ou « grotesque », puisque les laitues ont la taille des noyers et que les juments y pissent des fleuves. Et le « jardin clos » des cours d'amour médiévales fait place à Thélème et surtout au clos vinicole de Seully, trésor à préserver si l'on veut continuer à boire, et symbole de la préservation de deux activités

⁴³ Francesco Colonna, *Hypnerotomachia Poliphili*, 1499 : publié à Venise chez Alde Manuce avec d'étonnantes gravures et de faux « hiéroglyphes », il sera traduit en français en 1546. Rabelais s'est inspiré de la version originale italienne dans la description de Thélème (*Gargantua*) et pour le temple de la Dive Bouteille (*Cinquième Livre*).

essentielles à l'homme, de ses deux « propres » : le rire et le vin⁴⁴. Boire, moins pour le plaisir de l'avalage et de l'ivresse que pour la compagnie et l'échange de bons propos, amicaux et simples comme un repas de fouaces et de raisins primeurs.



Paraphe de Rabelais au colophon de l'Almanach de 1535

⁴⁴ *Gargantua, Cinquième Livre.*

BIBLIOGRAPHIE

Édition de référence

RABELAIS, François, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, éd. Mireille Huchon, 1994.

Éditions consultées

RABELAIS, François, *Gargantua*, Paris, Champion, éd. Abel Lefranc, 1913.

RABELAIS, François, *Le Tiers Livre*, Paris, Champion, éd. Abel Lefranc, 1931.

RABELAIS, François, *Les cinq Livres*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « La Pochothèque », 1994 (Gérard Defaux y a édité *Pantagruel*, *Gargantua* et le *Quart Livre*).

Fac-similés et éditions numériques sur le site des Bibliothèques Virtuelles Humanistes (éd. M-L. Demonet et l'équipe des BVH).

Sources

Les grandes et inestimables Cronicques du grant et enorme Gargantua, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1994.

AMYOT, Jacques, « Le Proesme du translateur », Héliodore, *L'Histoire athiopique*, éd. Laurence Plazenet, Paris, Classiques Garnier, 2008.

CHRISTINE DE PIZAN, *Le Livre du duc des vrais amans*, éd. Thelma S. Fenster, New-York, Binghamton, 1995.

Études

BAKHTINE, Mikhail, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

CAPPELLEN, Raphaël, « *L'Isle sonante* dans son contexte tourangeau (c. mars-juillet 1562) », *l'Année Rabelaisienne*, 2021, p. 49-94.

DEMONET, Marie-Luce, « Les trois vies de Rabelais : franciscain, bénédictin, médecin », dans *Vie solitaire, vie civile. L'humanisme de Pétrarque à Alberti*, actes du colloque de Tours 2004, Paris, Champion, 2011, p. 353-374 (version mise à jour le 15 août 2014 sur academia.edu).

DEMONET, Marie-Luce, « Le royaume d'Eutrapélie de frère Jean Thenaud », dans *Louise de Savoie*, colloque de Romorantin 2011, éd. L. Fagnart et P. Brioist, C. Michon, Presses de l'Université François-Rabelais de Tours, 2015, p. 143-154.

DEMONET, Marie-Luce, (en collaboration avec Mathieu Duboc et Rémi Jimenes), « Le manuscrit allographe du *Cinquième livre* », *l'Année Rabelaisienne*, 2021, p. 95-104.

DEMONET, Marie-Luce, « *Cafard* et *cafarderie* chez Rabelais, un propos si vilain », à paraître dans *La « malebouche ». Logique et histoire des paroles blessantes en Europe du Moyen Âge à la première modernité*, éd. Fosca Mariani Zini, à paraître, éditions Champion, 2021.

DEMONET, Marie-Luce, « Rabelais moinillon à La Baumette : retour sur une hypothèse », dans *Mélanges en l'honneur de Mireille Huchon*, Paris, Classiques Garnier, 2021, sous presse.

DESME DE CHAVIGNY, A., « Les 'Places-fortes et Châteaux' de Grandgousier-Rabelais et Picrochole-Sainte-Marthe dans la guerre picrocholine », *Bulletin des Amis du Vieux Chinon*, 1946, p. 54-55.

DONTENVILLE, Henri, *Rabelais dedans Touraine, à l'usage et profit des pèlerins de La Devinière*, Tours, publication de l'Association des amis de Rabelais et de la Devinière, 1963.

DONTENVILLE, Henri, *La France mythologique*, Paris, Tchou, 1966.

DUPEBE, Jean, « Remarques critiques sur la date de naissance de Rabelais », dans *Devis d'amitié. Mélanges en l'honneur de Nicole Cazauran*, Paris, Champion, 2002, p. 732-737.

HUBERT-PELLIER Martine, VIVIER Jack, FAVRET René, *Sur les pas de Rabelais en Touraine et à Paris*, Chambray-lès-Tours, CLD, 2001.

HUCHON, Mireille, *Rabelais*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf biographies », 2011.

LEFRANC, Abel, « Cours professé au Collège de France en décembre 1904 », *Revue des Études rabelaisiennes*, III, Paris, Champion, 1905, p. 45-64.

LEFRANC, Abel, *Rabelais, Études sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers Livre*, avant-propos de Robert Marichal, Paris, Albin Michel, 1953.

LE HIR, Marie-Bénédicte, *Parle mon Cœur qui dans vous se remue' : Charles de Sainte-Marthe (1512-1555 ?) : l'œuvre évangélique*, thèse préparée sous la direction de Stéphan Geonget, Université de Tours, soutenue le 7 décembre 2020.

MAUNY, Raymond, « Le "Camp des Romains" à Cinais », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Chinon*, VII, 10, 1976, p. 973-991.

SAINÉAN, Lazare, *La Langue de Rabelais*, Paris, E. de Boccard, 1922-1923.

Sites

– Site *Litteratur.fr* de Pierre-Marie Danquigny : <http://www.litteratur.fr/category/rabelais-en-touraine/>

– Site *ReNom* des Bibliothèques virtuelles humanistes (BVH, CESR) : <http://renom.univ-tours.fr/fr>